



BIBL. NAZ.

Vitt. Emanuele III

RACC.

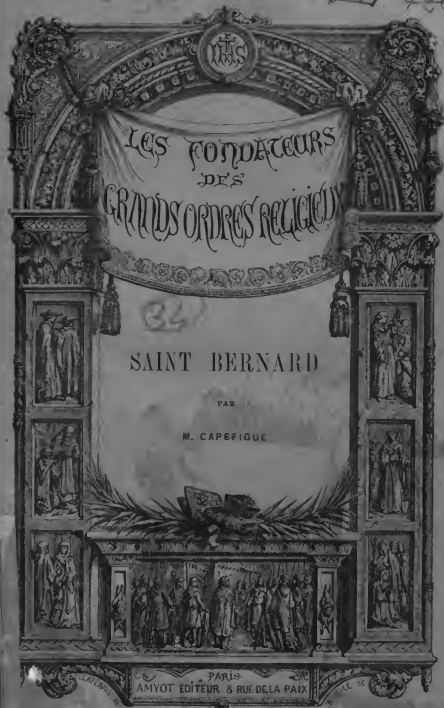
DE HARINIS

**A**

**771**

NAPOLI

A. 3 12 57 400



BIBL. NAZ.  
Vitt. Emanuele III

Racc.

DE MARINIS



771

NAPOLI

*Rec. of Monks A 271*

SAINT  
BERNARD

---

PARIS, DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON

---

LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

---

SAINT  
BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

ET

LES ABBAYES DE CLUNY ET DE CITEAUX

PAR

**M. CAPEFIGUE**



---

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D CCG LXVI



ASPECT DE LA BOURGOGNE AU DIXIÈME SIÈCLE. —  
FONDATION DE CLUNY (1) ET DE CITEAUX. — LES  
GRANDES FERMES MODÈLES. — RETOUR DE LA PRE-  
MIÈRE CROISADE. — NAISSANCE ET ÉDUCATION DE  
SAINT BERNARD.

910-1120

De toutes les provinces des Gaules envahies par les Barbares au quatrième siècle, la Bourgogne avait été la plus désolée dans ces grandes exterminations de races. L'aspect des terres, depuis le Jura jusqu'au Rhône et à la Saône, était affreux : les villes en ruine, les campagnes couvertes de ronces, les plaines en friches, les coteaux dévorés par les herbes parasites ; des forêts sans issues, des torrents sans lit, qui creusaient des marais pestilentiels ; toutes les traditions de la culture romaine per-

(1) Je me sers de l'orthographe usuelle ; mais dans la charte de fondation scellée par Guillaume, duc d'Aquitaine (910), on lit Clugni. C'est ainsi que l'écrivait le Révérend Père Longueval. *Histoire de l'Église gallicane*.

dues; et, pour achever ces misères, la violence des féodaux campés sur la cime des monts, comme l'aigle dans son aire.

Au commencement du dixième siècle (910), dans le Mâconais, à quelques lieues de la Saône, en un lieu abandonné aux bêtes fauves, aux couleuvres, aux serpents, on vit arriver une vingtaine de moines de l'Ordre sacré de Saint-Benoît; quelques chroniques disent qu'ils étaient détachés du monastère de Vézelay (1), déjà puissant par sa richesse et par sa science; quelques chartes laisseraient croire qu'ils appartenaient aux colonies que l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille, fondée par Cassien, avait étendues jusque dans la province de Valence.

Les chroniques de Cluny racontent ainsi la fondation du monastère : l'Empereur Charlemagne, ce grand esprit, ardemment pieux, parce qu'il voulait fonder et perpétuer un empire, avait concédé, par une charte de 801, le pauvre village (pagus) (2) de Cluny à l'évêque de Mâcon, qui généreusement en fit don à Avana, sœur

(1) Le monastère de Vézelay, près d'Avallon, a sa curieuse chronique dans la *Collection historique* des Bénédictins; il avait été fondé par Gérard, comte de Roussillon (846).

(2) Cluny est à cinq lieues de Mâcon.

de Guillaume, duc d'Aquitaine, le fondateur de tant de monastères agricoles : le duc appela sur ce territoire la première colonie de moines. La charte, scellée par Guillaume, existe encore ; elle est le modèle des donations pieuses du moyen âge (1).

A peine arrivés à leurs nouvelles demeures, ces religieux se livrèrent aux plus rudes labeurs de culture, de défrichement, sous les saints abbés Mayeul, Odon, Odilon, Hugues. Au commencement du douzième siècle, ils étaient parvenus à un si haut degré de civilisation et d'art pour l'architecture, la peinture et la sculpture, qu'ils construisirent la primitive et splendide église de Cluhy, la plus grande du moyen âge ; ils élevèrent de vastes bâtiments, créèrent des villages, enseignèrent aux serfs, aux communaux, à bâtir des maisons, à féconder les terres, à assainir les marais, à remplacer les ronces par le blé et par les vignes transportées d'Italie.

L'Ordre de Saint-Benoit, essentiellement colonisateur, ne s'était pas arrêté dans ces voies : une vingtaine de moines détachés du monastère de Cluny s'étaient mis en marche du côté de la haute Bourgogne ; entre Beaune et Dijon, au

(1) On trouvera la charte originale à la fin du volume.

milieu de coteaux dénudés, les religieux avaient construit quelques cellules dans un lieu désert appelé Clteaux (1), que leur avait donné Reynard, vicomte de Beaune. Là s'étaient accomplies les mêmes merveilles qu'à Cluny : les coteaux incultes s'étaient transformés en vignobles ; savants initiateurs des méthodes de culture transmises de Naples et de la Sicile par saint Benoît, les moines avaient transporté les ceps des vignes de Tivoli et de Salerne, chantés par Horace, dans les lieux les plus incultes de la Bourgogne : Nuits, Pomard, Volnay, Pouilly, Meursault ; les riches métairies de Clteaux devinrent des écoles d'agriculture selon les méthodes des Toscans : déjà l'on voyait partout jaunir le blé, serpenter la vigne entrelacée aux arbres fruitiers.

On était au retour de la première Croisade. La société féodale, dans son pèlerinage d'Orient à travers la Grèce et l'Asie mineure, s'était pénétrée d'un esprit nouveau (2). Il régnait une activité féconde dans toutes les âmes, et les souvenirs des Croisades ouvraient de vastes ho-

(1) L'abbaye de Clteaux fut établie entre Beaune et Genlis par saint Robert, abbé de Molesme, le 21 mars 1098.

(2) J'ai fait connaître cette société dans mon *Philippe-Auguste*.

rizons aux pèlerins revenus dans leurs fiefs et même dans leurs communes : les récits des chroniques sont plus colorés ; les villes bourgeoises prennent de l'importance ; Louis-le-Gros fondait, reconnaissait ou organisait les communes ; les belles cathédrales s'élevaient sur les églises primitives, au *pronaos* de pierre, aux porches gallo-romains. Chaque baron, dans son pèlerinage à Jérusalem, visitait Constantinople, Antioche, Nicée, et le retour de la Croisade était marqué par des libéralités aux monastères, pleins d'antiques souvenirs et de saintes reliques transportées d'Orient.

Le douzième siècle fut aussi un temps fécond en intelligences supérieures : Suger, Pierre le Vénérable, Abailard, Gilbert de la Porrée. Il se fit un sourd travail autour de la féodalité, qui se régularisait dans une vaste hiérarchie sous le suzerain ; les monastères, les abbayes s'étendirent sur la surface du sol comme de pieuses hôtelleries de la civilisation. La juridiction de Cluny, je l'ai dit, se développait au loin ; ses religieux appartenaient à la règle réformée de Saint-Benoît. Cîteaux, colonie de Cluny, gardait néanmoins son indépendance ; les religieux travaillaient sur de plus fécondes méthodes, luttant contre les obstacles du sol.

Les chroniques ont fait une horrible description de cette campagne de Bourgogne; les religieux cultivateurs créèrent la *Côte-d'Or*, nom qui lui est resté dans la géographie moderne (1).

Dans ce monastère de Cîteaux, on vit arriver, au mois de mai 1110 (2), un jeune étudiant d'origine bourguignonne, élève de l'Université de Paris (3), suivi de quelques uns de ses condisciples; ils demandaient avec instance d'être admis dans le monastère. Ce jeune homme, dont toutes les chroniques parlèrent bientôt, s'appelait Bernard, fils d'un comte, seigneur du château de Fontaine; sa mère était fille des châtelains de Montbard. L'origine de Bernard ne pouvait être plus noble; ce nom était déjà célèbre dans l'Ordre monastique. L'an 923, aux environs d'Annecy, était né Bernard de Menthon (4), le fondateur d'une maison hospitalière bâtie sur les plus hautes Alpes.

(1) Les générations ingrates ne se souviennent plus qu'ils doivent aux moines les splendides produits de la *Côte-d'Or*.

(2) Cette date est fixée par le Cartulaire de Cluny.

(3) Saint Bernard avait eu pour maître Abailard.

(4) Le nom de Bernard était fort commun parmi la noblesse provinciale des Gaules. Plusieurs des rois d'Italie s'appelaient Bernard.

Quarante ans de sa vie avaient été consacrés à des missions dans les diocèses de Sion, de Genève, de Tarantaise, de Milan, de Novare, pour convertir à la religion et à la morale les populations des champs à demi-barbares, quelques-unes encore païennes. Touché des fatigues et des périls que souffraient les pèlerins en traversant les Alpes pour visiter à Rome les tombeaux des saints Apôtres, Bernard de Menthon établit, sur les pics les plus élevés, deux hospices pour recueillir les voyageurs : l'un sur le mont Joux (mons-Jovis), au flanc des Alpes, où se voyait encore un temple dédié à Jupiter (le paganisme resta longtemps populaire parmi les pasteurs) ; l'autre, sur l'autre face, nommé *Colonne Joux* (1), à cause d'une colonne élevée pour indiquer la route à travers les neiges éternelles. Le temple et la colonne furent brisés, et, sur leurs débris, Bernard de Menthon construisit deux hospices destinés aux voyageurs égarés parmi les glaciers. Le paganisme disparut définitivement du milieu de la montagne : Bernard de Menthon groupa les habitants en

(1) Sans doute Jovis (Jupiter). On y voyait encore quelques débris de cette colonne au dix-septième siècle. Le mot payen vient même du mot de *pagus*, village. Voy. du Cange, v. *pagus*.

petits villages autour des deux refuges, bientôt appelés du nom de leur fondateur le *Petit* et le *Grand Saint-Bernard*. Là, nul champ, nul arbuste; quelques bruyères émaillées de fleurs bleues formaient toute la végétation. Ces montagnes, élevées de 4,000 pieds romains, étaient ensevelies sous un linceul blanc pendant neuf mois de l'année; le bruit des tempêtes se mêlait aux glapissements des loups. Les religieux, accourant au secours des pèlerins égarés, les recueillaient, les sauvaient au milieu des avalanches.

Saint Bernard de Menthon était parmi les aînés, on le disait au moins, de ce jeune homme, aussi du nom de Bernard, qui se présentait avec ses compagnons au monastère de Clteaux, pour demander, avec une ardeur incomparable, la tonsure monacale. D'une admirable figure, d'une taille noblement élancée, ses parents le destinaient à une alliance de race, pour perpétuer leur maison. Un religieux qui vivait à Clairvaux décrit ainsi la beauté de saint Bernard : « Sa taille, bien qu'ordinaire, paraissait élevée, à cause de l'élégance de ses formes; la grâce répandue sur son visage tenait plus de l'esprit que de la chair; une certaine pureté angélique et la simplicité de la colombe rayon-

naient dans ses yeux ; une légère teinte colorait ses joues. et sa chevelure blonde tombait sur son cou d'une blancheur éblouissante (1).

Sur la famille, la jeunesse de saint Bernard, qui peut mieux nous renseigner que l'ami du pieux fondateur, Guillaume, abbé de Saint-Thierry ? Il l'a suivi depuis l'enfance ; il l'a vu à la maison paternelle comme dans le monastère. Guillaume n'écrit qu'en tremblant ; cette vie l'éblouit, l'entraîne, et il veut la faire connaître à tous comme un exemple de grandeur et de piété (2) : « O Seigneur Dieu ! sur le point d'écrire, pour l'honneur de votre nom, la vie du serviteur que vous avez donné à votre Église, afin qu'elle refleurisse dans l'antique vertu de la grâce apostolique, j'invoque votre amour, dont le secours m'a déjà autrefois soutenu. »

Ainsi, tout plein de la pensée de Dieu, Guillaume de Saint-Thierry commence sa narration remplie de modestie : « La mère de Bernard, la pieuse Alèthe, le portait dans son sein, lui, le troisième de ses fils, lorsqu'elle vit en songe un

(1) Les trois historiens qui ont écrit la vie de saint Bernard leur abbé, sont Guillaume, abbé de Saint-Thierry, qui la commença en 1140 ; le second est Arnaud, abbé de Bonneval ; le troisième, Geoffroi, moine de Clairvaux.

(2) Guillaume, abbé de Saint-Thierry, chap. I.

petit chien blanc, roussâtre sur le dos, et qui aboyait. violemment effrayée de ce songe, elle consulta un homme religieux, qui répondit à Alèthe toute tremblante : « Ne crains rien : tu « seras la mère d'un excellent chien qui doit « être legardien de la maison du Seigneur, et qui « poussera de grands aboiements contre les ennemis de la foi ; et comme un bon chien, par la « vertu salutaire de sa langue, il guérira l'âme « de bien des gens. » A cette réponse, qu'elle reçut comme venue de Dieu, la pieuse femme fut transportée de joie, déjà toute pénétrée d'amour pour ce fils qui n'était pas encore né. »

Saint Bernard vint au monde en 1091, l'année même où l'Occident s'ébranlait tout entier pour la Croisade. Cet entraînement de pérégrination vers l'Orient était si puissant, que comtes, barons, seigneurs abandonnaient tout pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ ; on ne tenait plus à son fief, à son manoir ; on les aliénait, on les vendait, on les donnait aux monastères, parce que là était l'activité, la vie, l'ordre. C'est du dixième au douzième siècle que s'organise et se développe le mouvement monastique : tous les nouveaux Ordres sortaient de la règle de Saint-Benoît, comme les branches verdoyantes d'un vieux tronc robuste. Dans

le monde, tout a sa raison d'être. La société du moyen âge avait besoin de règle, la terre de culture, les hommes d'enseignement, et les Ordres religieux reçurent cette mission de Dieu.

La première éducation de saint Bernard fut faite à la collégiale de Châtillon. On remarquait déjà son goût pour la solitude pleine d'ardentes aspirations : les premières années de l'enfance disent souvent ce que sera la vie : « Bernard se montrait d'une très-grande simplicité, aimant à vivre avec lui-même ; soumis à ses parents, reconnaissant pour tous, simple, pudique au delà de ce qu'on peut croire ; il n'aimait nulle part à beaucoup parler ; dévot envers Dieu, afin de conserver pour son enfance, appliquée à l'étude des lettres, la faculté d'apprendre et de connaître. » Le pieux biographe, qui l'avait suivi dans les moindres épisodes de sa vie, ajoute que ses parents, ne voulant pas contrarier une vocation si ardente, si dessinée, l'envoyèrent à la savante Université de Paris, où il contracta de vives et sincères amitiés avec les étudiants qui entouraient, comme des abeilles, sur le mont Sainte-Geneviève, la brillante ruche de toutes les sciences (1) : orné

(1) L'Université était alors toute catholique et orthodoxe avant les enseignements d'Abailard.

des mœurs les plus douces et d'une éloquence séduisante, Bernard était vanté, parmi les graves étudiants, comme un jeune homme de vives espérances.

Le monde dans lequel il entraît lui offrait mille séductions et plusieurs carrières pleines d'avenir. Bernard devait résister aux amitiés orageuses de ses compagnons d'étude et quelquefois aux entraînements de leurs mauvaises mœurs : « Le sinueux serpent, qui le haïssait par-dessus tout, étalait devant lui les pièges et les tentations, et en diverses rencontres dressait des embûches sous ses pas (1). » Ainsi, la vocation religieuse se révélait puissante dans ce jeune cœur, et avec cette volonté, une véritable séduction dans la parole, qui entraînait les autres âmes. A cette époque de sa vie, déjà saint Bernard avait acquis cette puissance d'esprit, cette douce énergie de volonté qu'il exerçait plus tard sur ses proches et ses amis : « Les mères cachaient leurs fils, les femmes renaient leurs maris, les amis détournaient leurs amis : car l'Esprit-Saint donnait tant de force à sa voix qu'à peine aucune affection ne pouvait les retenir. »

(1) Guillaume de Saint-Thierry : sa chronique est d'un latin très-pur.

Saint Bernard toutefois marcha lentement et avec des précautions infinies à son œuvre, afin de ne pas détourner les esprits faibles d'une vocation difficile ; il ne conduisit pas d'abord ses amis, ses disciples dans un monastère, sous le froc et le vêtement de saint Benoît : il avait peur de les alarmer tout d'un coup par de trop grands sacrifices ; seulement il les réunit en congrégation pieuse et séculière, sans les arracher à la vie de famille : « On n'avait jamais vu dans ce temps et dans ce pays, des hommes voués à la vie monastique rester dans le monde. Après leur première résolution pourtant, les compagnons de saint Bernard demeurèrent, pendant six mois, vêtus de l'habit séculier, afin de rassembler plus de disciples. » Comme les idées qu'exprimait saint Bernard n'appartiennent plus à la génération présente, on ne s'explique pas cette entraînant éloquence qui dominait les âmes ; il fallait qu'elle fût sublime, car nul n'exerce d'influence sur son temps s'il n'a une supériorité dans ses tendances et ses aspirations.

Les paroles de saint Bernard avaient donc groupé autour de lui des jeunes hommes pleins d'abnégation et de sentiments pieux ; tous appartenaient à sa propre famille ou aux hautes races de la Bourgogne. Cette vocation serait-

elle ferme, persévérante, à travers un monde plein de séduction, si surtout chacun restait plus longtemps dans sa cité avec ses habitudes, sa famille, au milieu des tendres affections et des aspects mondains ? Bernard réfléchit toute une année ! il la passa dans les devoirs d'une prédication assidue, parmi ses proches amis, jusqu'à ce qu'il se fût assuré du dévouement de tous, et alors il choisit pour lieu de retraite une des pieuses colonies de saint Benoît (1) : le monastère de Cîteaux était pour ainsi dire sous sa main, à quelques lieues du toit paternel, Cîteaux à peine fondé et néanmoins déjà célèbre : « L'établissement récent de l'ordre de Cîteaux s'offrit à sa pensée, continue le pieux biographe. La moisson était abondante, mais elle manquait d'ouvriers. Sans aucune hésitation ni crainte, Bernard y tourna son attention, pensant qu'il pouvait se cacher et échapper, dans le secret de la présence de Dieu, aux importunités des hommes ; mais voulant surtout y chercher un refuge contre la vaine gloire de la noblesse mondaine, des dons de l'esprit et peut-être du nom de saint. »

De cette humble demeure, il va s'élever jusqu'à conduire souverainement son Ordre, et

(1) Les Bénédictins, article saint Bernard, *Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 129-235.

dominer le monde par la parole : « Bernard était entré dans cette maison de Cliteaux au moment où elle était pauvre d'esprit et presque ignorée, avec l'intention d'y rester lui-même ignoré et obscur comme un vase perdu ; mais Dieu en disposa autrement, et le prépara comme un vase d'élection, non-seulement pour affermir et étendre l'Ordre monastique, mais aussi pour porter son nom devant les rois et les nations et jusqu'à l'extrémité de la terre (1). Ne se croyant pas l'objet d'une telle faveur, ou, pensant plutôt à la modestie de son cœur et à la constance de son dessein, il avait souvent dans l'esprit et même dans la bouche ces paroles : « Bernard, Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? » et dès les premiers jours de son entrée dans les cellules, il commença à préparer en lui ce qu'il voulait apprendre aux autres. »

Ainsi l'abbé Guillaume, du fond de son monastère, pressent et juge déjà la grandeur de son ami : Bernard n'est pas seulement destiné à gouverner un monastère ; il doit enseigner, entraîner les rois et les peuples. C'est de Cliteaux qu'il va s'élancer pour accomplir ses œuvres ; et pourtant Bernard y mène une vie humble et

(1) Guillaume écrivait ces paroles dans une des colonies de l'Ordre de Clairvaux.

modeste, travaillant de ses mains à la culture du sol, le but et la destinée de l'ordre de saint Benoît. Telle n'était pourtant pas la seule pensée de l'institution : pour dominer les hommes il faut la science et l'esprit : Bernard le savait bien. Jusqu'à ce que le temps fût venu de ces hauts enseignements, humble frère de Cîteaux, il travaillait en manœuvre : « Cîteaux alors au milieu des terres incultes, véritable désert à quelques lieues de Dijon, n'avait encore qu'un petit nombre de religieux, tous voués au travail des mains, au labourage plus qu'aux études scientifiques, dans lesquelles excellait saint Bernard ; cependant il n'hésita pas à s'associer aux labeurs des champs, à la fertilisation du sol. Lorsque les frères faisaient quelque ouvrage manuel, auquel il n'était pas habitué ou auquel son inhabileté l'empêchait de prendre part, il le rachetait en creusant la terre ou en fendant du bois (1) et le portant sur ses épaules, ou par des travaux quelconques. Dès que les forces lui manquaient, il recourait aux plus vils ouvrages et compensait le travail par l'humilité de son œuvre, et il n'en manquait pas à

(1) Quelques vieilles miniatures des manuscrits représentent frère Bernard travaillant comme un bûcheron, ou comme un manœuvre portant des pierres pour bâtir.

Cîteaux. Dans le temps de la moisson, les frères étaient occupés, avec ferveur et la joie du Saint-Esprit, à couper les blés; comme Bernard était en quelque sorte hors d'état de faire ce travail et qu'il n'y entendait rien, on lui dit de s'asseoir et de se reposer; extrêmement affligé, il eut recours à la prière et demanda à Dieu avec de grandes larmes qu'il lui accordât la grâce de moissonner. La simplicité de sa foi ne trompa pas le saint religieux : car aussitôt qu'il l'eut demandé, il l'obtint. Il se vante agréablement depuis ce jour d'être plus habile que les autres dans ce travail; et il est d'autant plus livré à la dévotion pendant cet ouvrage, qu'il se souvient qu'il a reçu seul de Dieu la faculté de le faire. Reposé par les travaux ou les ouvrages de cette sorte, il priait, il lisait ou méditait continuellement. »

Voilà donc une haute intelligence, un esprit de méditation et de lecture qui s'impose le travail des mains le plus dur, le plus en opposition avec la vie d'étude et de contemplation. Cette naïve description des travaux des religieux dans la moisson nous montre l'aspect d'un monastère au moyen âge et quel exemple de travail, d'ordre, de gouvernement, les moines donnaient à la génération barbare et paresseuse

qui les entourait. Cette obligation des travaux agricoles et des défrichements était le grand devoir des frères de Cîteaux (1), dont les métairies déjà s'étendaient au loin; les religieux plantaient la vigne aux ceps vigoureux : ils aimaient à substituer cette riche culture aux coteaux en friches et aux marais. Les frères empruntèrent encore à l'agriculture romaine afin de l'enseigner aux paysans, les aires pour fouler (calcare) le blé, les moulins pour le moudre, les cuves pour recueillir le vin, les tonnes immenses (2) pour le laisser vieillir, comme le conseillaient Virgile et Horace, dont les religieux de Saint-Benoît avaient recueilli les manuscrits. La prescription essentielle de la règle était la colonisation incessante, la propagation de l'idée monastique : quand Cîteaux put suffire à ses propres travaux et que sa population religieuse s'accrut incessamment, l'abbé Étienne chargea Bernard d'aller fonder une nouvelle colonie monastique en un lieu nommé Clairvaux, situé dans le

(1) Ce n'était au reste qu'une application exacte de la règle de Cassien et de l'Ordre de Saint-Benoît.

(2) Quelques écrivains passionnés des temps modernes ont fait un grief aux religieux de conserver le vin dans ces tonneaux immenses que nous admirons encore à Nuremberg et à Heidelberg.

territoire de Bar (1), non loin de la rivière d'Aube : « C'était une ancienne caverne de voleurs, dit un contemporain, appelée autrefois la *vallée de l'absinthe*, soit à cause des plantes d'absinthe qui s'y trouvent en abondance, soit à cause de l'amertume de douleur qu'éprouvaient ceux qui tombaient entre les mains des malfaiteurs. »

Saint Bernard n'hésita pas à remplir la mission de son abbé : l'obéissance était le premier devoir du religieux, et l'on vit bientôt une sainte troupe de moines, vêtus d'une robe de bure, la croix en tête, partir processionnellement de Cîteaux pour se rendre dans la contrée de l'Aube. Ils étaient vingt environ : les uns, tisseurs de laines, charpentiers, serruriers, architectes, peintres ; les autres, vignerons, meuniers, faucheurs, forgerons ; tous au reste pieux et lettrés. Après quinze jours de marche, ils atteignirent la contrée de Clairvaux. « Les frères s'établirent dans ce lieu d'horreure et de vaste solitude : là, pendant quelque temps, ils servirent le Seigneur avec simplicité et pauvreté d'esprit,

(1) Clairvaux était situé entre Bar et Chaumont, près de Vandœuvre. Le monastère de Clairvaux fut l'école d'enseignement pour l'exploitation des mines et des forges si nombreuses dans ces contrées.

endurant a faim, la soif, le froid, la nudité et un grand nombre de veilles. Le plus souvent ils se nourrissaient de feuilles de hêtre. Leur pain, comme celui du prophète, était composé d'orge, de millet, de vesces ; en sorte qu'un homme pieux, à qui on l'avait servi dans la maison de Clairvaux, l'emporta secrètement en pleurant abondamment, pour montrer à tous, comme un miracle, de quelle manière vivaient des hommes et de tels hommes (1). »

Ces dures abstinences, ces privations, ces jeûnes nécessaires n'empêchèrent pas le développement de la nouvelle colonie : il est des âmes qui aiment les obstacles, les sacrifices ; des esprits qui appellent les difficultés et sourient à la lutte. Les frères travaillaient avec une ardeur incomparable ; en quelques années la transformation fut complète : les greniers se remplirent de blé ; des pommiers, des cerisiers, furent transportés dans tous les environs de Bar-sur-Aube ; l'ingénieuse industrie des religieux devint une source infinie de richesses pour les serfs et les communes, auxquels ils donnaient l'exemple de la persévérance et du travail. Les frères de Clairvaux, avec les arts et la

(1) *Vit. Bernard.*, Guillaume abbé.

culture des terres, leur enseignaient encore les industries manuelles : les habitants de la petite ville de Bar venaient apprendre à filer le lin, le chanvre, à fabriquer les clous, à bâtir des maisons plus régulières, plus solides ; les religieux en avaient fourni les modèles en élevant de leurs mains des cellules en larges pierres carrées. Le monastère devint le centre d'un actif mouvement industriel, qui s'étendit dans la Champagne et la Lorraine.

La rapide transformation de Clairvaux fut l'œuvre de Bernard, esprit pratique dans l'administration particulière des monastères, tout en restant l'intelligence supérieure dans le gouvernement de ses frères. Au point de vue de la société civile et de la civilisation, le XI<sup>e</sup> siècle fut assurément le moins avancé, le plus barbare ; eh bien ! dans cette anarchie profonde, dans cet oubli des lois et du droit, venaient se grouper des hommes supérieurs, qui, par la science, par le travail, corrigeaient les mœurs, réglaient la conscience de l'homme, et faisaient de la règle un devoir pour les grands et les petits.

L'ascendant pieux et moral de saint Bernard s'étendit sur toute sa famille : on vit son père, sa mère, ses frères, ses sœurs quitter leur château, les plaisirs du monde, pour se consacrer

crer à la vie monastique ; sa mère et ses sœurs fondèrent sous ses inspirations un monastère de femmes de la règle de Cîteaux : elles s'appelèrent Bernardines, du nom de leur fondateur. Les chroniques racontent qu'une des sœurs de saint Bernard, restée dans le monde, vint le visiter ; quand le saint la vit dans ses riches atours, il ne voulut pas la recevoir, et les paroles qu'il lui adressa furent si touchantes et si belles, qu'elle déchira de ses mains sa brillante parure et prit le voile dans le monastère, après avoir distribué ses biens aux pauvres.

---

## II

CARACTÈRE ET INFLUENCE DE SAINT BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX. — SES CONTEMPORAINS SUGER, PIERRE LE VÉNÉRABLE. — PROGRÈS DU GOUVERNEMENT DE CLAIRVAUX.

1125-1130

Dans la marche des siècles, l'autorité appartient nécessairement à la force ou à la science ; en dehors de ces deux sources du pouvoir, il n'est plus rien. La force s'était épuisée et compromise au milieu des anarchies et des violences de la féodalité ; lorsque les Croisades, ce réveil des âmes, cette lumière au milieu des ténèbres, entraînèrent en Orient les barons, les chevaliers, il s'opéra une sorte de révolution dans les esprits. De ces expéditions datent la décadence du pouvoir violent des barons et le développement de l'autorité ecclésiastique ; comme résultat, le triomphe de la science, l'éclat des monastères, la puissance des abbés, qui protégèrent les faibles et les pauvres.

Un des génies pratiques de ce temps, Suger, né

d'une race de communaux ou même de serfs (1), simple religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, était devenu par son seul mérite abbé de Saint-Denis, en France, l'abbaye illustre qui datait de la première race. Charlemagne avait encore grandi la puissance de ce monastère. Sous ses voûtes antiques, aux leçons de ses religieux, les fils des rois formaient leur éducation, et Suger, après avoir donné les premières leçons des lettres au jeune fils de Louis VI, en était devenu le ministre ; toutefois l'autorité de l'abbé Suger était plus locale, administrative, qu'elle n'était universelle. Suger consolidait, étendait l'autorité royale, organisait ses forces, économisait ses deniers, relevait Saint-Denis dans ses formes splendides, avec ses beaux vitraux coloriés. Suger ne s'occupait qu'accidentellement des questions de dogme et des Conciles ; abbé toujours armé, il faisait la guerre dans le Parisis aux sires de Montmorency et de Montlhéry, vieux chefs féodaux qu'il forçait à l'obéissance. Mais Suger n'exerçait que peu d'action sur les idées populaires ou sur les affaires de l'Église universelle, qui se traitaient par les Conciles, alors la légis-

(1) Suger était né en 1087 ; il avait été consacré à l'âge de six ans dans le monastère de Saint-Denis ; on ne dit pas le nom de son père.

lation sociale. En dehors de cette suprême force, il n'y avait plus que des influences éparpillées, capricieuses, violentes. Suger n'était qu'un homme politique.

Pierre le Vénérable (1), abbé de Cluny, tenait une plus haute place par la renommée de l'abbaye qu'il gouvernait. Saint-Denis appartenait déjà au passé (l'époque carlovingienne) : chaque pouvoir fait son temps ; si le cartulaire de Saint-Denis conservait les chroniques de la monarchie, les abbés avaient perdu de leur antique puissance. La réforme de Cluny avait le prestige de la nouveauté ; elle était dans le mouvement des idées. Pierre le Vénérable, lié avec tout ce que la science avait de plus élevé, écrivait, dans toutes les controverses, sur les questions de schisme et d'hérésie. Cluny devenait la tête de l'Ordre de Saint-Benoît ; Cîteaux et Clairvaux en étaient les colonies ; Pierre le Vénérable, par sa parole savante et sérieuse, exerçait une de ces dictatures morales qui sont fortes parce qu'elles viennent pour réprimer un désordre ou remplir un vide.

(1) Pierre le Vénérable, d'après l'opinion de dom Mobilon, était né en 1092, d'une famille féodale (les Montboisier). Les Bénédictins ont publié une Notice sur Pierre le Vénérable dans l'*Histoire littéraire* du douzième siècle.

Quelle place serait réservée au jeune Bernard dans cette société où brillaient déjà Suger et Pierre le Vénérable ? L'œuvre de Clairvaux était dans tous ses commencements pleine de labeur et de misère. Par la puissance de ses actes et de sa parole, à peine trois années s'étaient-elles écoulées sous l'action de saint Bernard, que le gouvernement de Clairvaux s'était fondé ; ses terres étaient fécondes et nombreuses (1). Tout en considérant Cluny, Cîteaux, comme l'origine sacrée de sa fondation, Clairvaux gardait son indépendance et augmentait sa renommée ; ses colonies se multipliaient, les vertus de ses solitaires brillaient au loin : ce fut à cette époque que saint Bernard émerveilla l'Église, les rois et les princes, par la sagesse de ses conseils et de sa médiation : « Comme saint Bernard, chéri de Dieu et des hommes, florissait par tant de vertus et de miracles dans Clairvaux et dans les villes et les contrées voisines, où des soins domestiques nécessitaient sa présence ; il commença, soit pour les besoins communs de l'Église, soit par amour pour ses frères ou par obéissance à

(1) Les Annales de Clairvaux donnent jour par jour les merveilles opérées par saint Bernard.

ses supérieurs, à concilier par la paix les querelles des Églises et des princes du siècle (1). La force de la prédication commençait à briller en lui à un si haut point, qu'il fléchissait et amenait à prendre l'habit les cœurs les plus durs, et ne revenait presque jamais seul à la maison. Bientôt, par un miracle au-dessus de tous ceux qui s'étaient opérés dans cette vie par le moyen d'un seul homme languissant à demi-mort et ne conservant que le pouvoir de la parole, cette vallée, obscure jusque-là, devint Clairvaux (brillante vallée) de fait comme de nom, et, du haut d'une montagne, répandit sur les bas lieux de la terre l'éclat d'une lumière divine. Vide et stérile de tout bien auparavant, ses déserts devinrent féconds, et ses habitants multipliés commencèrent à célébrer leur bonheur. »

Le premier usage que fit saint Bernard de son ascendant, de sa puissance, ce fut de fonder dans un même esprit toutes les colonies de Clairvaux. Les génies supérieurs aiment deux choses : la délibération et l'unité. Telle fut la pensée de saint Bernard en établissant les chapitres généraux, assemblée représentative annuelle :

(1) *Bernardi Vita* Guill. abbat.

de cette manière, on put se voir, s'entendre, délibérer en commun. Il fut décidé ensuite que l'abbaye serait transportée dans un lieu voisin et plus central, d'où elle pourrait mieux diriger les fermes, les usines et la culture des terres : « Déjà plusieurs maisons de cet Ordre, filles de celle-ci, peuplaient les déserts en deçà et au delà des montagnes et de la mer; et chaque jour on voit encore affluer de nouveaux prosélytes. Partout on demande et on envoie des frères, et les rois des nations et les évêques des Églises s'estiment heureux que leurs villes et leurs pays aient été dignes d'obtenir des Pères de la maison de l'homme de Dieu. Que dis-je ? cet Ordre fut porté aux lieux où, pour ainsi dire, il ne se voit plus d'hommes, jusque chez les nations barbares, en qui la férocité naturelle efface en quelque sorte la nature humaine. Par cette prédication, les bêtes sauvages des forêts devinrent des hommes ou s'accoutumèrent à vivre avec les hommes, et apprirent à chanter le nouveau cantique du Seigneur (1). »

Les documents contemporains nous donnent la liste exacte des monastères que saint Bernard

(1) Il ne faut pas prendre géographiquement et à la lettre le récit de Guillaume : le nord de l'Europe, à partir de la Frise, était alors un pays barbare.

fonda durant sa vie : ils sont si nombreux que sans des témoignages précis on ne pourrait le croire. La *Gallia christiana* en compte plus de quatre-vingts (1).

En se reportant aux idées, aux émotions, aux besoins du moyen âge, il est impossible de ne pas être vivement frappé de ces résultats obtenus par saint Bernard : le monastère alors était plus qu'une cité; c'était une association d'hommes qui, sous la loi de la fraternité, concouraient à l'éducation, à la civilisation des contrées : nobles, bourgeois et serfs, à la répression de la force brutale, un contre-poids à la féodalité; les reliques vénérées dans les monastères inspiraient un tel respect, qu'elles devinrent le palladium des faibles, des opprimés : un miracle sauvait la femme poursuivie par le baron mécréant; la pauvre biche trouvait même un abri auprès du reliquaire : qui aurait pu alors s'opposer à la violence, si ce n'est l'abbé mitré, qui, la crosse en main, menaçait le féodal des colères du ciel ?

On recourait toujours à saint Bernard comme à l'esprit pratique appelé à décider toutes les

(1) Voir la liste chronologique aux pièces à la fin de ce volume.

questions difficiles; on le choisissait pour juge volontaire, le plus solennel hommage qu'on puisse rendre à l'homme supérieur! Il fut chargé de rédiger les statuts de l'Ordre des Templiers, les moines armés du moyen-âge. Enfin, on l'investit de la plus haute mission dans l'Église, le choix du Souverain Pontife, qui se balançait entre deux compétiteurs après la mort du Pape Honorius : le premier, le cardinal Saint-Ange, religieux de Saint-Jean-de-Latran, avait été élu sous le nom d'Innocent II ; le second, Pierre de Léon (1), vénitien d'origine, était acclamé sous le nom d'Anaclet : tout-puissant à Rome, il avait forcé Innocent II à chercher un refuge dans le midi de la France en implorant la protection de Louis VI. Saint Bernard se prononça pour Innocent II dans un Concile national convoqué à Étampes (2) ; le roi, les comtes, les évêques français s'y étaient rendus avec un louable empressement : saint Bernard se confondit dans leurs rangs comme abbé de Clairvaux, sans aucune préséance : il repoussait les dignités, les privilèges. « Dès que tout le monde fut arrivé à Étampes, qu'on se fut

(1) Il était fils d'un Juif converti.

(2) *Concil. Estamp.*, n. 30. On le trouve dans la collection des Conciles.

préparé par le jeûne et de ferventes prières adressées à Dieu, et que le roi, les évêques et les grands du royaume se furent assis pour traiter et discuter d'un commun accord l'objet en question, on pensa et on arrêta tout d'une voix qu'une affaire qui regardait Dieu serait remise à la décision du serviteur de Dieu saint Bernard, et que sa bouche seule prononcerait sur cette grande cause. Le saint, quoique tremblant et effrayé, acquiesçant toutefois à l'avis d'hommes pieux et fidèles, examina soigneusement la régularité des formes de l'élection, pesa les mérites des électeurs, scruta la vie et la renommée de celui qui avait été le premier élu, et ouvrit enfin une bouche que remplissait le Saint-Esprit : entre tous donc lui seul prenant la parole, nomma Innocent comme celui que le monde devait reconnaître pour Souverain Pontife. Tous s'écrièrent en même temps qu'ils approuvaient ce choix. On chanta les hymnes accoutumées en pareille occasion à la louange du Seigneur; tous jurèrent en outre obéissance à Innocent et adhérèrent unanimement à son élection. »

Ainsi, la décision de saint Bernard avait suffi pour faire un Pape, c'est-à-dire la plus haute dictature de l'Eglise et du monde. Les temps

modernes se vantent de leurs orateurs, de leurs hommes politiques : en serait-il beaucoup de comparables à saint Bernard ? Chaque époque a son esprit, sa grandeur ; lorsqu'une intelligence est assez puissante pour dominer tous les intérêts, c'est qu'elle porte avec elle-même une immense supériorité. Saint Bernard triomphe partout : il décide le roi Henri d'Angleterre à venir jusqu'à Chartres reconnaître et saluer le Pape Innocent II ; l'empereur Henri II accourut à Liège pour rendre le même hommage. Henri soulevait quelques difficultés sur la question des investitures, vieille querelle de la Papauté et de l'Empire ; Saint Bernard fit sceller, par l'empereur lui-même, une bulle de renonciation, après une de ces harangues entraînantes qui frappaient les esprits et entraînaient les cœurs (1).

La France, l'Angleterre, l'Allemagne avaient reconnu le Pape élu, mais cette victoire ne suffit pas à saint Bernard : il accompagna Innocent II en Italie, afin d'anéantir les dernières oppositions que l'élection française avait soulevées à Rome surtout. Cette mission réussit encore sans qu'il fût besoin de recourir aux armes, à la

(1) Deux rois seulement persistèrent à reconnaître Anaclet : ce furent David, roi d'Écosse, et Roger, roi de Sicile (Bénédict. *Art. de vérif. les dates*).

coercition ; sur son passage, saint Bernard encore décida comme arbitre le schisme que les évêques du Milanais soutenaient contre l'Église universelle. Le Concile de Pise (1) fut dirigé et habilement conduit par l'abbé de Clairvaux ; et quand le Pape lui offrit des évêchés, la robe de pourpre de cardinal, saint Bernard s'enfuit comme devant une tentation, pour revoir sa retraite chérie, son désert de cénobite. Ainsi l'Église au treizième siècle était en avant des formes du gouvernement moderne : l'élection, la délibération, la puissance d'un seul, les assemblées qui secondent et contrôlent l'autorité.

Saint Bernard obtint sur sa route un triomphe de popularité incomparable, dont les épisodes sont recueillis par les chroniques : « A peine Bernard avait-il repassé les Alpes, que les pâtres, les bouviers et tous les gens de la campagne accouraient au devant de lui du haut de leurs rochers ; tous s'écriaient de loin en demandant sa bénédiction ; puis, grim pant à travers les gorges des montagnes, ils regagnaient les parcs de leurs troupeaux, et pleins de joie,

(1) *Concil. Pisan.*, 1134. Ce n'était pas un Concile général. Le dixième Concile général fut tenu à Latran en 1139.

se redisant les uns aux autres qu'ils avaient contemplé le saint du Seigneur et obtenu la faveur de voir sa main étendue sur eux et de recevoir sa bénédiction après laquelle ils soupiraient. Enfin, étant arrivé à Besançon, il fut conduit en grande pompe jusqu'à Langres, vers les frontières du territoire de cette cité. Quelques-uns de ses frères de Clairvaux vinrent à sa rencontre et se prosternèrent à ses genoux. Ils se levèrent ensuite pour l'embrasser; puis, causant tour à tour avec lui, ils l'amènèrent gaie-ment à Clairvaux, »

Le monastère, au retour de son abbé, ne put plus suffire à la masse de religieux de tout ordre, de toute condition, qui accouraient s'y abriter, et l'on songea à l'agrandir encore : « Quelques religieux l'avaient demandé : le lieu où ils étaient établis, incommode et resserré, était incapable de contenir une si grande multitude; chaque jour, le nombre des nouveaux venus arrivant en foule l'augmentait; les recevoir dans ce qu'il y a de cellules déjà construites était impossible : la chapelle suffisait à peine. Les religieux avaient remarqué au-dessus de Clairvaux une plaine propre à un grand établissement, qui, à l'avantage d'être baigné par un fleuve dans sa partie la plus basse, offrait une étendue de ter-

rains assez spacieuse pour tous les besoins du monastère : prés, fermes, arbrisseaux et vignes, et à laquelle il ne manquait que d'être enfermée par une clôture de grands arbres, auxquels on put facilement suppléer par des murs de pierres, fort abondantes dans le pays (1) »

Tandis que tous les religieux demandaient cet agrandissement, saint Bernard seul s'y refusait : « Vous voyez, disait-il, que nous n'avons élevé nos maisons de pierres qu'à force de travaux et de frais, et qu'il nous a fallu les plus grandes dépenses pour amener des conduits d'eau dans chacune de nos cellules (2) ; si nous détruisons toutes ces constructions, les hommes du siècle pourront méchamment penser de nous et croire à d'excessives richesses, que cependant nous ne possédons pas : on dira que l'opulence nous a rendus fous. » Les religieux insistèrent, et enfin saint Bernard se rendit à leurs vœux : « par l'espérance, disait-il, d'ouvrir la porte plus large à ceux qui venaient à Dieu. Les frères eux-mêmes

(1) Les terres de l'abbaye de Clairvaux s'étendirent alors depuis Longchamps jusqu'à Juvancourt-sur-l'Aube.

(2) Le système de conduire les eaux de l'Aube dans chacune des cellules et de les rendre ensuite à la rivière, suppose une haute intelligence hydraulique.

s'employèrent de toutes manières aux travaux : ceux-ci coupaient les bois, ceux-là taillaient les pierres ; les uns construisaient les murs, les autres conduisaient, par des canaux multipliés, les eaux du fleuve et les élevaient de manière que leur chute fit tourner les moulins. En même temps, les foulons, les boulangers, les tanneurs, les forgerons, construisaient des machines propres à l'exercice de leurs métiers, afin que l'eau, conduite par des canaux souterrains dans toutes les parties de la maison, sortît et coulât bouillonnante partout où l'utilité s'en ferait sentir. Enfin, on fit si bien, que ces mêmes eaux, ainsi répandues sur tous les points de la maison, retournèrent dans leur lit principal et rendirent au fleuve tout ce qui lui appartenait. Les murs, qui embrassaient entièrement le vaste espace de terrains du monastère, furent finis avec une promptitude inattendue. La maison ne s'éleva pas moins rapidement, et cette communauté, qui venait à peine de naître, grandit et s'accrut en peu de temps (1). »

Ainsi les religieux firent tout de leurs mains : telle était la règle du travail imposée par saint

(1) *Bernardi Vita*, Guillaume, abbat. Ce serait un beau livre à faire que l'histoire du travail au moyen âge, inspiré et dirigé par les monastères.

Bernard. Non-seulement Clairvaux possédait des tailleurs de pierre habiles, des architectes qui construisaient les porches, les *pronaos*, les arceaux hardis, les ogives fleuries, les sculptures des églises, les peintures des vitraux ; les moines étaient encore des horticulteurs incomparables, des ouvriers hydrauliques qui élevaient et distribuaient les eaux pour faire marcher les forges et les moulins : chaque cellule avait ses robinets, ses bains ; ces mêmes eaux circulaient dans les prés, à travers les vignes et les vergers, pour aller ensuite à la rivière par mille canaux.

Au milieu de ces travaux agrestes, une nouvelle retentit dans le cloître : un humble religieux de Clairvaux, du nom de frère Bernard, comme le saint lui-même, envoyé à Rome, nommé abbé de saint Anastase, fut élu Pape le 27 février 1145, sous le nom d'Eugène III. Saint Bernard, étonné et presque affligé, écrivit aux cardinaux : « qu'ils avaient tiré un mort du tombeau pour le replonger dans les affaires : vous avez choisi un sujet rustique, à qui vous ôtez la bêche et la cognée, pour le revêtir de la pourpre et lui imposer un fardeau formidable aux anges mêmes (1). »

(1) Epistol. S. Bernard. ; Mabillon, recueil.

Sans s'arrêter devant ces modestes paroles, le conclave persista dans cette élection. Saint Bernard alors se hâta d'écrire au nouveau Pontife, Eugène III, une lettre de sages conseils : « Mon fils Bernard est devenu mon père Eugène ; je souhaite que l'Eglise change en mieux. Que je serais heureux, si, avant de mourir, je voyais l'Eglise telle qu'elle était dans son premier âge, quand les Apôtres étendaient leurs filets, non pour pêcher de l'or ou de l'argent, mais pour prendre les âmes. C'est ce que l'Eglise attend de vous (1). »

Le Pape Eugène eut à peine le temps de lire l'épître de saint Bernard, car il était forcé de quitter son siège pontifical : Rome, violemment agitée par les idées de République, avait méconnu l'autorité du Pape ; les Romains élisaient un sénat avec un tribun ; les maisons des cardinaux étaient abattues et pillées. Eugène III, forcé d'abord de s'abriter à Viterbe, expulsé par les citoyens en révolte, traversa les Alpes et vint jusqu'à la métropole de Paris, où il fut splendidement accueilli par le roi Louis le Jeune ; se séparant bientôt de tous ces honneurs, Eugène III

(1) Ce langage ferme et familier rentrait dans la manière de saint Bernard ; il faisait sa force.

accourut visiter Clairvaux, sa maison originaire, dont il était l'enfant chéri. Quelle joie parmi les religieux ! un des frères portait la tiare ! Saint Bernard promit son concours au Souverain Pontife exilé ; il considérait les Romains comme une population légère et sans foi, l'Italie comme une terre versatile et qui n'avait pas la conscience de ce qu'elle faisait : le temps viendrait pour la restauration d'Eugène III. Un grand mouvement éclatait dans la chrétienté, et le peuple criait une seconde fois : *Croisade ! Croisade ! Dieu le veut* (1) !

---

(1) Sur cette révolution romaine, on peut consulter les Annales de Muratori, si exactes, si détaillées.

### III

SAINT BERNARD ET LES CROISADES. — CONTROVERSE  
D'ABAILARD. — GILBERT DE LA PORRÉE. — EON DE  
L'ÉTOILE. — ARNAUD DE BRESCIA.

1130-1135

Les génies exceptionnels aiment les entreprises, je dirai presque les aventures ; ils s'éprennent des idées vastes, fécondes, hardies ; ils saisissent l'esprit d'une société et le suivent en la dirigeant. Ainsi fut saint Bernard, et, à ce point de vue, supérieur à Suger, caractère contenu, administratif, qui opposa les idées d'économie et de repos aux entraînements de l'Europe chrétienne s'armant pour la Croisade. Si saint Bernard se mit à la tête du mouvement, Suger voulut le retenir, et, à la fin, il fut lui-même emporté par le torrent de l'opinion : il n'est point de force qui puisse s'opposer à la volonté enthousiaste d'un peuple (1).

(1) Il ne faut pas oublier que Louis VII commençait son règne, et qu'en général les souverains veulent marquer les premiers jours de leur avènement par de glorieuses entreprises.

On ne doit pas aujourd'hui juger la Croisade avec l'esprit prévenu du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Europe chrétienne ne prit pas l'initiative de l'invasion et de la guerre ; les Arabes conquérants (les Sarrasins) avaient envahi l'Asie-Mineure et l'Égypte. Rois et peuples chrétiens, appelés par les empereurs grecs, aspiraient à reconquérir ces contrées, autrefois leur apanage ; la Croisade n'était qu'une réaction contre l'islamisme, en vertu de cette idée qui tôt ou tard s'accomplira : « Que les Turcs, race tartare, doivent être rejetés sur les plateaux de l'Asie. » Les chrétiens de la Croisade voulaient courageusement rentrer dans ces provinces, qu'ils avaient possédées plus de cinq siècles (1).

Il faut lire dans les chroniques du moyen âge les lamentables récits des violences et des outrages subis par les fidèles en Orient : les peuples étaient réduits à l'esclavage, les femmes outragées, les églises envahies, le tombeau du Seigneur souillé d'ordures ; l'Europe chrétienne voulait se venger. D'autres causes secondaient cette colère du peuple. Dans la première expédition, sous Godefroi de Bouillon, les chevaliers

(1) C'est à ce point de vue qu'il faudrait écrire aujourd'hui l'histoire des Croisades.

del'Occident s'étaient emparés del'Asie mineure. Jérusalem était au pouvoir des Croisés. Les barons, les châtelains devaient soutenir, protéger les établissements fondés par les premiers Croisés en Syrie, en conquérir d'autres, venger ceux qui étaient morts dans ces lointaines expéditions ; ils avaient des frères, des amis, des parents, dans les colonies de Jérusalem, d'Ascalon et d'Antioche ; ils se levaient pour vaincre ou mourir avec eux : il y a toujours solidarité dans le cœur du soldat ; la chevalerie de l'Europe ne pouvait laisser périr l'œuvre de Godefroi de Bouillon. La grandeur de saint Bernard fut de se placer résolument à la tête de ces idées (1). Louis le Jeune, profitant de la présence du Pape Eugène III pour donner plus d'éclat à la prédication de la Croisade, réunit tous les hauts féodaux dans une cour plénière, tandis que saint Bernard partait pour l'Allemagne et décidait l'empereur Conrad à prendre la croix. Ceux qui restaient étaient des égoïstes ou des lâches : les châtelains leur envoyaient des fusées.

(1) Saint Bernard prêcha la Croisade dans le nord de la France et en Allemagne sur l'invitation d'Eugène III, élu Pape en 1145. Mabillon. Annal.

La seconde Croisade n'eut pas tous les résultats que les chevaliers et les barons avaient espérés : si elle fut couronnée par la prise d'Ascalon, cité considérable, une des clefs de la Syrie ; si cette conquête consolida la domination des Francs, les pertes des Croisés furent immenses. La conséquence naturelle de ce faible résultat obtenu après tant de sacrifices, devait être l'affaiblissement du crédit de saint Bernard et de l'opinion qui l'avait inspiré. Mais quand l'idée qu'un grand esprit jette au vent des multitudes répond à leur enthousiasme, les échecs, les imprévoyances, les malheurs, les fautes même n'altèrent pas sa popularité : la multitude s'identifie si bien avec celui qu'elle aime, qu'elle prend la responsabilité de ses actions ; elle accepte les malheurs comme elle aurait applaudi au triomphe. En vain les troubadours et les troubadours, hostiles à la Croisade, lancèrent leurs sarcasmes contre les princes et les religieux qui l'avaient accomplie : leur voix fut à peine écoutée.

Toutefois ces plaintes, ces accusations trouvaient des échos parmi les universitaires. Saint Bernard hardiment attaqua ces résistances. Il n'y a de force que dans l'unité de doctrine, et l'on n'est maître de la société qu'à la condition d'une

parfaite identité de principes. De là cette persévérance énergique de saint Bernard à lutter contre les fausses idées. Or, c'est un fait considérable que cette apparition subite, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, de presque toutes les hérésies des temps primitifs de l'Église, depuis les gnostiques jusqu'aux ariens et aux manichéens. Si la partie noble et courageuse de la société partait avec enthousiasme pour la Croisade, la portion studieuse, savante, s'agitait dans les disputes d'université et les controverses (1). Saint Bernard parut dans l'arène pour les combattre ; il grandit sa renommée, sa science, en s'opposant avec fermeté à toutes les innovations.

L'abbé de Clairvaux avait eu pour maître aimé un universitaire du nom d'Abailard, célèbre alors par son savoir et dont la vie a depuis été poétisée par des admirations extrêmes. Né en Bretagne, il avait étudié sous le scolastre Guillaume de Champeaux, à l'Université de Paris ; lui-même avait ouvert une école libre de rhétorique et de philosophie. Abailard, d'une âme inquiète, impatient de toute contrainte, avait acquis une autorité imposante sur les étudiants nombreux qui remplissaient les vastes cellules de l'Univer-

(1) J'ai cherché l'origine de toutes ces hérésies du moyen âge dans mon *Philippe-Auguste*.

sité ; sa vie était loin d'être régulière, et, au milieu de toutes les licences, il avait séduit une jeune fille du nom d'Héloïse, éprise de sa parole, de sa science et surtout de ses chants : car maître Abailard, avec une voix douce et tendre, s'accompagnait sur la cithare (1). Héloïse était nièce d'un archidiacre de Paris, du nom de Fulbert ; la tradition dit que l'archidiacre se vengea cruellement d'une lâche séduction accomplie sous un toit hospitalier ; le scandale fut grand : Abailard se renferma dans un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît ; Héloïse prit le voile pour faire oublier les abandons de sa vie. Ce fut alors que s'engagea cette correspondance sacrilège, entre un moine et une religieuse qui parlent de science et d'amour et s'exaltent par des syllogismes (2). Les libres penseurs ont beaucoup loué les lettres d'Abailard et d'Héloïse, pour prouver que les grilles n'empêchent pas les élans sensuels : quel intérêt peuvent offrir les épanchements érudits de cette écolière

(1) La cithare était l'instrument chéri et accoutumé des troubadours.

(2) Les lettres d'Abailard et d'Héloïse ont été recueillies dans ses *Œuvres complètes*, publiées pour la première fois en 1616, in-4°. L'édition princeps porte ce titre : *Petr. Abelardi et Heloisæ conjugis ejus opera nunc primum edit. ex manusc.* Paris, 1616.

qui devient mère en écoutant les dissertations sur les *réaux* et les *nominaux* ou sur le *Paraclet*. Il y a toujours quelque chose de trivial dans l'érudit qui parle de la femme et de l'amour (1).

Ce scandale, donné par un universitaire licencié et une fille perdue, eût été dédaigné et méprisé par saint Bernard, si Abailard n'avait cherché la renommée dans des écrits qui attaquaient le Symbole sacré de Nicée. Il est rare que l'orgueil de la science n'entraîne pas les esprits superbes vers l'erreur : Abailard, dans son paroxysme de philosophie, avait donné au Saint-Esprit une place supérieure dans le dogme de la Trinité. Dès lors saint Bernard, l'austère gardien du pur Symbole, n'hésita pas à attaquer hautement Abailard, dont la doctrine était un composé des erreurs d'Arius, de Pélage et de Nestorius. Saint Bernard avait toujours aimé Abailard son maître ; dans une visite qu'il fit au *Paraclet*, il s'était aperçu qu'Héloïse et ses religieuses ne récitaient pas l'oraison dominicale dans les termes orthodoxes : au *Panem nostrum quotidianum* elles substituaient : *Panem nostrum supersubstantialem*. Saint Bernard, pro-

(1) Abailard était né en 1079, à quelques lieues de Nantes ; Héloïse ou Loïse, à Paris, en 1101. Fulbert était chapelain du roi Henri I<sup>er</sup>.

fondément affecté, n'hésita pas à le reprocher aux religieuses du *Paraclet* comme une hérésie. Héloïse en écrivit à Abailard, et il s'engagea une controverse très-vive; l'érudit soutint la supériorité de son texte sur la version orthodoxe : « Dans saint Matthieu l'on trouve *Supersubstantialem*, tandis que saint Luc dit *quotidianum* : or, saint Matthieu était le disciple direct de J.-C., tandis que saint Luc n'avait connu que la tradition des Apôtres. » Tel fut le thème d'Abailard.

Saint Bernard n'hésita plus à flageller cette doctrine. Dans l'accomplissement d'un devoir il n'y a jamais à reculer : quand la conscience parle haut, les amitiés s'effacent. En vain l'on a voulu élever Abailard, scolastresubtil, et colorer sa vie tourmentée par ses élans d'impuissance : l'universitaire et sa doctrine sont oubliés. Son excessif orgueil lui fit dédier un monastère au Saint-Esprit consolateur (le *Paraclet*), qu'il plaçait au dessus du Père et du Fils (1). Cette doc-

(1) Abailard fut exilé dans l'abbaye de Saint-Gildas; Héloïse établit ses religieuses à Argenteuil. Le couvent est détruit; il n'en existe plus qu'une colonne aujourd'hui dans la maison de campagne de M. Amyot, mon ami, et mon éditeur. Le tombeau que l'on voit au Père-Lachaise est une œuvre de fantaisie, dont l'architecture ogivale appartient aux quatorzième et quinzième siècles. Héloïse fut enfermée à Argenteuil en 1121.

trine, saint Bernard la poursuit à outrance. Aujourd'hui que la société civile a succédé à la société religieuse, on comprend peu ces poursuites inflexibles dirigées contre des doctrines purement spéculatives. On ne doit pourtant pas condamner le moyen âge d'une façon absolue : est-ce que les gouvernements laïques n'ont pas leurs dogmes ? ne frappent-ils pas les hérésies politiques aussi inflexiblement que le faisaient les Conciles à l'égard des doctrines religieuses ? Nul ne peut impunément attaquer la constitution d'un État moderne : l'opinion républicaine est punie quand elle se proclame la vérité sous la monarchie ; la Trinité des pouvoirs : Royauté, Sénat, Communes, ne peut être mise en question sans que l'écrivain encoure une peine ; les formes sont changées, mais la répression reste la même.

Ce débat entre saint Bernard et Abailard a été raconté d'une façon simple et naïve par l'ami et le biographe de l'abbé de Clairvaux : « Dans cetemps, dit-il, existait Pierre Abailard, fameux docteur, célèbre dans l'opinion de tous par sa science, mais qui avançait sur la foi des dogmes dangereux (1). Comme ses écrits, remplis des

(1) *S. Bernard. Vit.* Dans Mabillon.

plus grands blasphèmes, commençaient à se répandre de toutes parts, des personnages érudits et fidèles rapportèrent à l'homme de Dieu les nouveautés profanes qu'ils renfermaient, tant dans leurs expressions que dans leur sens. Bernard, qui avec bénignité ordinaire désirait redresser l'erreur d'Abailard, mais non le couvrir de confusion, lui adressa secrètement de sages avertissements et en agit envers lui avec tant de raison et de modestie, que celui-ci, touché de componction, promit de s'en remettre sur tous les points à son jugement et de se corriger. Mais ce même Pierre n'eut pas plus tôt quitté l'homme de Dieu, que, stimulé par d'iniques conseils, vain des forces de son esprit et se fiant malheureusement à sa grande expérience dans l'art de disputer, Abailard rétracta l'engagement plus sage qu'il avait pris, suppliant en outre l'évêque de Sens, métropolitain de la province, de réunir dans son église un nombreux Concile ; il accusa l'abbé de Clairvaux d'attaquer ses livres en secret, ajoutant qu'il était prêt à défendre ses ouvrages à la face de tout le monde ; il pria que, si le susdit abbé avait quelque chose contre lui, il fût appelé à ce Concile. Il fut fait ainsi qu'il l'avait demandé ; mais notre abbé refusa d'abord nettement de venir à

ce Concile, disant que cette affaire n'était pas la sienne. Cédant ensuite aux conseils d'hommes importants, et craignant que, par l'effet de son absence, le scandale ne s'augmentât parmi le peuple, il consentit enfin à se mettre en route ; mais ce ne fut pas sans tristesse et sans larmes qu'il fit cet effort sur lui-même, ainsi qu'il le dit dans une lettre au Pape Innocent, où il détaille pleinement et clairement toute cette affaire. »

Saint Bernard ne cherchait pas d'abord le débat public avec Abailard, l'ancien maître qu'il avait aimé : il aurait voulu le ramener doucement, sans dispute accentuée ; mais Abailard avait lui-même provoqué le Concile, et l'abbé de Clairvaux ne pouvait refuser de l'y suivre : « Le jour arrive. Devant une nombreuse assemblée du clergé, le serviteur de Dieu présente les écrits de Pierre Abailard et en désigne les passages erronés. On donne à celui-ci le choix, ou de nier que ses ouvrages soient de lui, ou de reconnaître et de rectifier ses erreurs, ou de répondre (1) aux raisons et aux preuves tirées

(1) Pendant la tenue de ce Concile, Abailard et Héloïse s'écrivaient les lettres les plus licencieuses, par exemple celle où se trouvait ce passage plein des souvenirs du passé : *Plura erant oscula quàm sententiæ ; sæpiùs ad sinum quàm ad libros deducebantur manus*. Et l'on s'étonne qu'un tel religieux ait été condamné !

des saints Pères ; mais lui, qui ne voulait pas se repentir et se sentait hors d'état de résister, en appela, pour gagner du temps, au Siège apostolique. Bernard alors l'assura qu'on ne se porterait à aucune rigueur contre sa personne ; il le conjura de répondre librement et en toute sécurité. Abailard avouait dans la suite aux siens, comme eux-mêmes le disent, qu'à cette heure il sentit sa mémoire se troubler, sa raison s'obscurcir et son sens intérieur s'évanouir ; le Concile renvoya le maître libre, en condamnant son abominable erreur. Il ne put trouver un appui auprès de la chaire du bienheureux Pierre. Le pieux Pontife qui occupait le Siège apostolique, enveloppant dans la même sentence et les doctrines hérétiques et leur auteur, condamna les ouvrages d'Abailard au feu et l'écrivain au silence, dans une abbaye solitaire (1). »

Incontestablement, saint Bernard avait agi sans haine de la personne d'Abailard en poursuivant ses théories ; le Souverain Pontife n'appliqua lui-même aucune peine personnelle, se contentant de lui imposer le silence pour éviter

(1) L'abbaye de Saint-Gildas, dans le diocèse de Vannes, dont Abailard fut nommé abbé, était une solitude un peu sauvage.

le scandale (1). Le maître de la scolastique ne céda pas : il est dans les hommes de science et de théorie un entêtement orgueilleux qui brave tout. Or, les pouvoirs doivent-ils céder devant ce qu'ils croient une erreur, un danger, et surtout une insulte à leur autorité? Avec la conviction des périls de l'Église devant l'hérésie, saint Bernard poursuivit sa voie. A côté d'Abailard s'était élevé Gilbert de la Porrée, esprit plus grave, moins mêlé aux passions humaines, moins orgueilleux surtout. Né à Poitiers vers l'an 1070, après avoir fait ses premières études à la collégiale, il était venu se perfectionner sous les maîtres qui dirigeaient les écoles de Chartres et de Laon. La régularité de sa conduite et la sévérité de ses mœurs répondaient à son ardeur pour les sciences et l'on avait récompensé son mérite par la chancellerie de l'église de Chartres, dignité à laquelle étaient attachés les devoirs de l'enseignement. Gilbert

(1) Abailard ne s'était évité aucun scandale : il avait eu un enfant d'Héloïse, que, par une bizarrerie scientifique, il avait nommé *Astrolabe*. Héloïse, fille sans pudeur, écrivait à Abailard qu'elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme. On ne s'étonne pas qu'à tous ces titres Abailard et Héloïse aient mérité une grande place dans le panthéon philosophique. Pope et Colardeau ont traduit leur lettres en vers.

s'en acquitta avec succès. Sa renommée le fit appeler à Paris pour y remplir une chaire de dialectique et de théologie : tout épris des doctrines *réalistes*, il triompha des *nominaux* (1) avec d'autant plus de facilité que ceux-ci venaient d'éprouver un échec considérable par la condamnation d'Abailard. Élu en 1141 à la scolastique de Poitiers, les habitants, frappés de tant de science, l'élurent pour leur évêque. Gilbert, entraîné dans les voies de la dialectique, osa mêler des opinions hardies à ses sermons de théologie. Deux de ses archidiacres, Calon, esprit sévère, Arnaud, qu'on avait surnommé *le clerc qui ne rit jamais*, allèrent déférer leur évêque au Pape Eugène III, alors à Sienne ; ils avertirent aussi saint Bernard, encore tout éclatant de sa victoire sur Abailard.

L'évêque de Poitiers fut cité au Concile de Paris avec une grande solennité. Les propositions soumises au jugement de l'assemblée furent considérables. Gilbert soutenait : « 1° que l'essence divine n'est pas Dieu ; 2° que les propriétés des personnes divines ne sont pas les

(1) Les Bénédictins, dans l'*Histoire littéraire de la France*, se sont étendus sur le véritable caractère des deux écoles de philosophie les *réalistes* et les *nominaux*, subtilité scolastique du moyen âge.

personnes mêmes; 3° que les attributs divins ne touchent pas les personnes divines; 4° que la nature divine ne s'est pas incarnée, mais la personne du Verbe; 5° qu'il n'y a point d'autres mérites que ceux de Jésus-Christ; 6° que le baptême n'est réellement conféré qu'à ceux qui doivent être sauvés. » Ces subtilités d'école s'écartaient du dogme pur et simple de Nicée. Gilbert, philosophe transcendant, se défendit avec une érudition habile et une parole aisée : on lui donna une année pour réfléchir et se repentir; il fut cité de nouveau à un Concile qui se tint à Reims (1148) (1). L'évêque Gilbert se présenta devant ce Concile, que présidait le Pape en personne; il faisait porter devant lui un grand nombre de volumes où il prétendait trouver sa justification; il lut donc beaucoup d'une manière confuse, jusqu'à ce que le Pape l'interrompît par ces paroles paternelles : « Mon frère, vous rapportez là bien des choses, et des choses que nous n'entendons pas; répondez-moi simplement : cette souveraine essence que vous confessez être en Dieu, en trois personnes, croyez-vous qu'elle est Dieu ? » — « Je ne le crois

(1) La vie et les œuvres de Gilbert de la Porrée ont été résumés exactement par le janséniste Tabaraud.

pas, » répondit Gilbert avec une certaine hardiesse. Le lendemain, il voulut expliquer cette réponse hérésiarque en disant que Dieu signifiait tantôt la nature, tantôt la personne; il n'avait entendu ce terme qu'au second sens. Alors saint Bernard prit la parole : « A quoi bon tant de discours? l'unique cause du scandale, c'est que vous passez dans l'opinion de beaucoup pour enseigner et croire que l'essence et la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur ne sont pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu : est-ce là votre sentiment, oui ou non? » Gilbert, devant une question théologique si nette, demeura tout interdit : sa doctrine fut condamnée solennellement. La force de l'abbé de Clairvaux venait précisément de l'étude profonde des Écritures saintes et des Pères de la primitive Église : on ne parle bien qu'à la condition de savoir bien. Sous l'influence de saint Bernard, le Concile se montra donc conciliant : tout en reconnaissant les blasphèmes que contenait la doctrine de Gilbert, les Pères cherchèrent à détourner de lui la peine sévère qu'il avait méritée.

Après les erreurs de Gilbert, furent prêchées celles d'Éon de l'Étoile : comme Abailard, il exagérait la puissance de l'Esprit dans la Trinité.

Puis s'éleva un Italien, Arnaud de Brescia, attaquant avec hardiesse l'autorité des Papes, leur souveraineté sur Rome; Arnaud de Brescia dénonçait les richesses du clergé et les mauvaises mœurs des Ordres monastiques (1). Saint Bernard marcha la tête haute devant tous ses adversaires; il flétrit l'esprit séditieux des Romains, qui avaient osé renverser le Saint-Siège; il leur prédit les maux infinis de l'anarchie : la ville de saint Pierre et des Apôtres pourrait-elle vivre sans l'autorité du Pape? Les martyrs des catacombes se lèveraient plutôt de leur linceul pour protester contre la folie de ce peuple qui osait rêver une Rome sans la chaire de saint Pierre (2) : « Qui peut ignorer, s'écrie-t-il, la vanité, l'ignorance des Romains? peuple nourri de séditions, cruel, intraitable, méprisant l'obéissance, à moins qu'il ne soit trop faible pour résister. Quand il promet de servir, il aspire à régner; quand il promet l'obéissance, il veille pour la révolte; habile à la méchanceté, il n'a jamais appris à faire bien; odieux à la terre, au ciel; impies envers Dieu, séditieux envers eux-mêmes;

(1) Arnaud de Brescia avait été un disciple de S. Bernard à l'Université de Paris.

(2) Les lettres de saint Bernard aux Romains sont fort remarquables.

jaloux de leurs voisins, inhumains envers les étrangers, les romains n'aiment personne et ne sont aimés d'aucuns. Ils veulent inspirer de la crainte et sont dans de continuelles appréhensions sur eux-mêmes : faibles devant leurs supérieurs, intolérables avec leurs égaux, ingrats pour leurs bienfaiteurs ; généreux en promesses, avarés en action ; l'adulation, la calomnie, la trahison sont les arts familiers de leur politique (1). »

Les invectives de saint Bernard dénonçaient la conduite insensée des Romains : ils avaient créé une république municipale et ne savaient pas la défendre ! Arnaud de Brescia s'empara d'une dictature bientôt renversée ; et quand le désordre fut à son comble, Rome suppliante rappela ses Papes. La cité des Brutus était morte, et sa puissance reposait sur la tiare : les Papes exilés, Rome devenait une ville déserte ; l'herbe parasite rampait sur ses monuments, ses basiliques étaient vides, et quelques sarabandes ne pouvaient remplacer les processions saintes et la bénédiction pontificale du haut de la Chaire des Apôtres.

Au douzième siècle, des sectes de mani-

(1) Bernardus, *de Considerat.*, lib. IV, c. 11.

chéens, chassées comme des bohémiens de l'Asie-Mineure et de la Grèce, étaient venues se réfugier en Lombardie et dans plusieurs provinces du Midi de la France. Ces hérétiques s'attaquèrent surtout aux sacrements de l'Église, au pouvoir des évêques, au caractère sacré des prêtres. Pierre de Bruys, simple laïque, chef d'une de ces bandes, parcourut les provinces, saccageant les basiliques, les croix, les autels ; ils rebaptisaient les chrétiens, fouettaient les prêtres et les moines. Fier du concours de la multitude, Pierre de Bruys (1) osa, sur la grande place de Saint-Gilles, en Languedoc, brûler publiquement un amas de croix brisées ou abattues et d'autels renversés.

Comme les écrits de Pierre de Bruys ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il serait difficile de préciser ses doctrines ; cependant on peut les résumer dans les points suivants : « 1° le baptême est inutile aux enfants avant l'âge où rationnellement ils peuvent faire un acte de foi en le recevant ; 2° on n'a pas besoin d'églises ni de lieux de sacrifice, la prière étant aussi agréable à Dieu dans une taverne et sur une

(1) Mosheim dit, dans son *Histoire de l'Église*, œuvre protestante, que Bruys avait renoncé aux doctrines du manichéisme.

place publique qu'aux pieds des autels; 3° on ne doit adorer ni croix ni images; 4° l'Eucharistie ne contient ni la chair ni le sang de Jésus-Christ, ni même la figure et apparence de son corps; 5° les prières, les offrandes, les œuvres de charité faites par les vivants sont inutiles aux morts (1). »

Les doctrines de Pierre de Bruys étaient donc les avant-coureurs de l'anabaptisme, qui depuis agita l'Allemagne et la Hollande. On n'a pas assez étudié le douzième siècle, époque des grands périls pour l'ordre, la propriété, la hiérarchie. On s'explique la Croisade contre les Albigeois, l'utilité pratique des prédications de saint Dominique et même la nécessité de l'Inquisition. Oui, chaque époque de péril pour l'ordre et la société appelle des lois exceptionnelles : les gouvernements politiques en ont fourni des exemples plus encore que l'autorité religieuse. Saint Bernard fut une de ces grandes figures qui sauvent les sociétés dans les temps de crise.

(1) Pour avoir une idée exacte des doctrines de Pierre de Bruys, il faut consulter les *Œuvres* de Pierre le Vénérable. Les protestants le reconnaissent comme un de leurs patriarches. Voyez Perrin, *Hist. des Vaudois*.

Il ne suffisait pas de réprimer les erreurs, il fallait corriger les mœurs mauvaises dans le clergé : car la première condition de la force, c'est la vertu : « Aujourd'hui, s'écrie saint Bernard dans un de ses sermons, les païens, les hérétiques, laissent en paix l'Église ; ce sont ses faux enfants qui l'affligent : les dignités ecclésiastiques sont devenues l'objet d'un honteux trafic, d'un négoce ténébreux ; on vient chercher dans le sanctuaire, non les biens spirituels, mais l'opulence et le luxe ; c'est pour satisfaire sa cupidité qu'on se coupe les cheveux, qu'on assiste aux offices, qu'on dit des messes, qu'on chante des psaumes ; on se dispute impudemment les évêchés, les archidiaconés ; c'est à qui peut parvenir à dissiper les revenus des églises en superfluités et en dignités mondaines. » Saint Bernard est bien dur pour le clergé de son temps ; il le traite du haut de son inflexible vertu : il sait que, pour lutter contre les hérétiques, il faut que l'Église se réforme elle-même, qu'elle soit pure et sainte : « Nul homme, dit Garat (1) (un philosophe du dix-huitième siècle), n'a peut-

(1) Garat (*Éloge de Suger*), élève de Rousseau et de Voltaire, ministre de la justice sous Danton ; il fut chargé de signifier à Louis XVI son arrêt de mort.

être exercé sur son siècle une influence aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autre dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des Cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la force, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où la pensée et les charmes de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les Conciles ; il frappait de terreur les courtisans jusqu'au pied du trône ; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des places publiques. Son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église, dont il était la lumière dans ces temps barbares, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Il dirigea les rois et les ministres, à qui son inflexible sévérité ne pardonna jamais un vice : tous s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même. Les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels. Égaré par l'enthousiasme de son

zèle (1), il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et la puissance de son caractère; mais il ne faut pas croire qu'il ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de la religion. C'est pourquoi il eut son ascendant avec bonne foi. L'Église, malgré ses erreurs, l'a mis au rang des saints; la philosophie, malgré les reproches qu'elle lui fait, doit l'élever au rang des grands hommes. »

Ainsi s'exprime M. Garat : la figure historique de saint Bernard l'a frappé d'admiration. M. Garat (2) garde assurément quelques-uns des préjugés et des faux jugements du dix-huitième siècle : il considère les Croisades comme l'expression du fanatisme; et pourtant, lui qui avait vécu au milieu des opinions et des scènes ardentes de la Révolution française, devait savoir mieux qu'un autre la force, la puissance des opinions populaires; il avait vu d'autres croisades : les multitudes soulevées

(1) Ici le philosophe se montre encore avec ses préjugés contre l'esprit du moyen âge.

(2) M. Garat fut sénateur et académicien sous le premier empire; il est mort au reste pieusement dans le pays basque, au milieu de ses compatriotes, après avoir reçu tous les Sacrements. Décembre 1833.

marchant à la conquête, un fanatisme bien autrement terrible et sanglant ! Mais les esprits trop admirateurs du présent jugent les idées du passé avec des préventions aveugles ; ils croient que les idées marchent quand elles ne font que se transformer.

---

## IV

LA TRADITION DES MIRACLES DE SAINT BERNARD. — SA PRÉDICATION DANS LE LANGUEDOC, EN ALLEMAGNE. — SON RETOUR A CLAIRVAUX, SES SOUFFRANCES, SES MALADIES ET SA MORT.

1130-1153

Cette vie si active, tout empreinte des événements suprêmes et des controverses du douzième siècle, fut encore rehaussée, illuminée par des miracles éclatants venus de Dieu et recueillis avec respect dans les annales contemporaines : saint Bernard guérit les malades par l'imposition des mains ou par ses ferventes prières ; il chasse les démons, flagelle les passions mauvaises et rend à leur pauvre mère les enfants au teint livide de la mort ; les paralytiques marchent, les agonisants reviennent des portes de la tombe ; le méchant est flétri, le bon est secouru. Et ces faits merveilleux, accomplis devant des milliers d'hommes, surexcitent la ferveur, l'enthousiasme des fidèles ; ils sont ra-

contés par des témoins oculaires et par des religieux convaincus, qui n'auraient pas menti à tout un peuple (1).

La science sceptique rejette tous ces témoignages par ce raisonnement toujours le même : « L'ordre matériel ne peut être interrompu dans sa marche inflexible. » Nous répondrons, sans invoquer les témoignages de la foi : La science est impuissante pour expliquer certains phénomènes dans l'ordre des esprits : a-t-elle dit son dernier mot sur le sommeil, les rêves, le magnétisme, le somnambulisme, toutes ces forces mystérieuses agissant en dehors des certitudes scientifiques ? La foi du chrétien est plus sûre et plus ferme : elle croit que Dieu choisit certains de ses serviteurs pour manifester sa puissance ; le Seigneur peut tout quand les prières sur les ailes des anges s'élèvent jusqu'à lui : il ne serait pas Dieu s'il ne pouvait pétrir le monde comme une molle argile, s'il ne pouvait suspendre les lois de l'univers : les Livres saints sont pleins de miracles, et ceux qui

(1) On peut lire les miracles de S. Bernard dans ses trois hagiographes : Guillaume, abbé de Saint-Thierry ; Arnould, abbé de Bonneval, et frère Geoffroi de Clairvaux, témoins presque oculaires.

n'y croient pas ne sont pas chrétiens de l'Évangile, pas même juifs du Vieux Testament.

Quelques-uns de ces miracles de saint Bernard sont racontés avec une simplicité ravissante par ses frères, ses compagnons, qui le suivaient dans ses pieux voyages : car l'abbé de Clairvaux multipliait ses pérégrinations depuis son retour d'Italie. Le Languedoc surtout était plein de trouble et d'hérésie : les églises étaient abattues, les croix brisées, la sainte Eucharistie dispersée par des mains sacrilèges. Saint Bernard, épuisé de fatigue, triste, malade, voulut couronner sa vie par une prédication solennelle dans le midi des Gaules. Il conservait sa voix écoutée, le prestige immense de sa parole, et rien ne pouvait résister aux exhortations qu'il jetait du haut de la chaire ou sur la place publique : « Le saint homme, dont l'Église de la Languedoc avait souvent réclamé le secours, se laissa enfin persuader par les sollicitations du révérendissime Albéric, évêque d'Ostie, légat du Siège apostolique ; il se mit en route. A son arrivée, le peuple de cette contrée le reçut avec une piété incroyable et comme un ange envoyé du ciel. Il ne put demeurer longtemps parmi ce peuple, parce qu'il ne fut au pouvoir de personne de contenir la foule de ceux qui se préci-

pitaient sur ses pas (1). Il prêcha pendant quelques jours dans la cité de Toulouse et dans d'autres endroits que les hérétiques avaient infectés de leurs doctrines ; partout il allait éclairant beaucoup de gens simples dans leur foi, raffermissant ceux qui chancelaient, ramenant les égarés et accablant de son autorité les corrupteurs des âmes et les obstinés, de manière qu'aucun d'eux n'avait la présomption, jé ne dis pas de lui résister, mais de paraître en sa présence.

« A Sarlat, près de Toulouse, on présenta au serviteur de Dieu plusieurs pains pour être bénis, ainsi que cela se pratiquait partout. Lui, élevant les mains, faisant le signe de la croix, les bénit au nom du Seigneur et dit : « Si les malades de cette ville qui auront goûté de ces pains, recouvrent la santé, vous reconnaîtrez alors que c'est nous qui vous enseignons des choses vraies, et que les hérétiques vous en annoncent de fausses. » A ces paroles hardies, dites avec trop de certitude, le vénérable évêque de Chartres, l'illustre Geoffroi, qui était présent et tout proche de l'homme de Dieu, fut saisi de crainte et reprit : « Oui, s'ils mangent de ces

(1) Dom Mabillon, dans les *Œuvres de S. Bernard*, donne quelques lettres sur ce voyage.

pains avec une foi sincère, ils seront guéris. » L'évêque craignait que la proposition ne fût trop osée. Mais le saint abbé, plein d'une confiance sans bornes dans la puissance du Seigneur, répliqua : « Non, je n'ai point dit cela, mais bien que tous ceux qui en goûteraient seraient guéris, afin que tous reconnaissent que nous sommes des hommes véridiques envoyés de Dieu. » Alors tant de malades goûtèrent de ce pain et revinrent à la santé, que le bruit de ce miracle se répandit dans toute la province, et que l'homme de Dieu, passant à son retour par des endroits, évita et craignit de reparaitre en ce lieu à cause de la foule intolérable qui se serait réunie sur ses pas. (1) »

Dans le pays de la Languedoc, inondé d'hérésie, ces miracles étaient nécessaires pour la conversion des âmes : ce pain vivifiant qui guérissait les malades était le symbole de l'Eucharistie, nié, profané par les hérétiques. Saint Bernard, avec une naïveté et une simplicité douce et charmante, repoussait le mérite de ces prodiges de la foi ; il ne s'en croyait pas digne : il les rapportait à Dieu : « Je me demande avec un profond étonnement, disait-il, ce que signi-

(1) Dom Mabillon a annoté avec grand soin cette partie de la Vie de S. Bernard.

fient ces miracles et pourquoi Dieu a trouvé bon de faire de telles choses par de telles mains. Il me semble n'avoir rien lu dans les pages des saintes Écritures sur cette espèce de miracle : car les prodiges sont opérés quelquefois aussi par des imposteurs. J'ai bien la conviction d'être loin de la perfection, mais j'ai aussi celle d'être étranger à toute imposture. » Dans les derniers temps de sa vie, il crut avoir trouvé la vraie route pour sortir de ces doutes : « Les miracles ont lieu, disait-il (1), je ne l'ignore pas, non en vue de la sainteté d'un seul, mais du salut de beaucoup. Dieu considère dans l'homme par lequel il effectue de telles choses, non pas tant sa perfection que l'opinion qu'on a de lui, et c'est ainsi qu'il met en recommandation parmi les peuples les vertus que l'on croit à celui-ci. Il n'y a donc rien qui m'appartienne en propre dans les miracles exécutés par moi ; ils sont, je le reconnais, le résultat de la renommée dont je jouis plus que de ma vie, et ils arrivent moins à ma considération que pour l'avertissement des autres. »

Dans ces douces et humbles paroles se révèle l'esprit de saint Bernard : c'était pour l'utilité

(1) L'abbé Guillaume a consacré tout un chapitre aux miracles de S. Bernard.

de tous que le Seigneur lui confiait un pouvoir merveilleux, à lui, si faible de corps, si maladif ! De la Languedoc, saint Bernard passa les Pyrénées pour prêcher en Espagne un peu après l'époque du Cid, ce temps héroïque où Rodrigue Diaz de Bivar, vainqueur des Sarrasins, menait cinq rois maures enchaînés aux pieds du roi de Castille. Saint Bernard ranima le zèle des Croisades pour la délivrance de la patrie castillane ; mais, avec un esprit de tempérance et de modération, il voulut qu'on ménageât les Sarrasins et les Juifs. Lors de la seconde Croisade, Bernard, alors auprès de l'Empereur, avait sauvé les Juifs des massacres dans le nord des Gaules et en Allemagne (1). Il gardait cette belle empreinte dans ses sermons à saint Jacques de Compostelle, à Burgos, dans la vieille Castille récemment conquise : « Épargnez le sang des hommes, ramenez-les doucement à Dieu. »

Le caractère du génie, c'est l'universalité : l'esprit de saint Bernard n'appartenait pas à une seule nation. A peine sa tâche finie en Es-

(1) Les Juifs étaient alors en exécution aux peuples par leur usure et leurs sacrilèges. Voir mon livre couronné par l'Institut sur *l'État des Juifs au moyen âge*. S. Bernard les préserva d'une réaction populaire.

pagne, il passa les Alpes pour voir une fois encore l'Italie. L'abbé de Clairvaux avait toujours jugé les Italiens avec une grande sévérité : ce caractère léger, tumultueux, toujours prêt à secouer le pouvoir, n'allait pas à son esprit ; il aimait l'obéissance, comme la première condition de la foi. A Rome, saint Bernard trouva le Pape Eugène III rétabli dans toute la plénitude de son pouvoir, le Sénat aboli, l'autorité tumultueuse des tribuns abattue (1). Saint Bernard avait dompté toutes les résistances ; et, sans aucun orgueil pour les succès qu'il venait d'obtenir, tout son soin à Rome fut de visiter les basiliques saintes et de recueillir les reliques des martyrs pour les monastères de Clairvaux, de Cîteaux et de Cluny. C'étaient alors la gloire et la richesse des monastères et des abbayes que les ossements des saints : on venait en pèlerinage de tous les points du monde.

Comme la vive crainte des Italiens était l'invasion des Allemands au delà des Alpes (la querelle de l'Empire et du Sacerdoce n'était point apaisée,) saint Bernard visita l'Allemagne pour la contenir, et il exerça sur l'empereur, les

(1) Sur l'état de Rome et de l'Italie, voyez les épîtres 195-197 de S. Bernard dans le Recueil de Dom Mabillon.

électeurs, les graffs et les burgraffs le même ascendant que sur les rois. L'abbé de Clairvaux était un esprit merveilleusement propre à la supériorité, à la conciliation, à l'arbitrage : on venait à lui comme à l'intelligence inspirée de Dieu ; ses exhortations souverainement écoutées abaissaient tous les fronts. Les chroniques parlent encore de nouveaux miracles qui marquèrent son passage tout le long du Rhin, à Mayence, à Cologne, et jusque dans la Belgique : le Seigneur semblait marcher à ses côtés.

Tant de fatigues, tant de travaux avaient considérablement affaibli la santé de saint Bernard : depuis son extrême jeunesse, il souffrait d'une maladie d'estomac, qui lui faisait rendre tout ce qu'il prenait ; ses longs jeûnes, ses fatigues, ses prédications, ses dévouements avaient encore aggravé son état. Le Saint n'y prenait garde et semblait dédaigner les précautions les plus simples. Quand un homme ardemment exalté se consacre à une œuvre, il méprise son corps : car il existe d'une vie intellectuelle, qui a aussi sa force et son charme. Après son retour du voyage d'Allemagne, son épuisement fut au comble, et lui-même le fait connaître dans une lettre à l'un de ses frères de Clair-

vaux (1) : « Nous avons reçu avec un esprit d'humilité et non avec les sentiments d'un plaisir mondain les témoignages de votre charité. Quel plaisir, en effet, peut attendre un être que les peines amères revendiquent tout entier ? Ne pouvoir plus rien manger est en quelque sorte la seule jouissance que je connaisse encore. Le sommeil m'a totalement abandonné, de peur que dans ce court moment un repos bienfaisant ne vienne suspendre en moi la sensation de la douleur. Je ne souffre guère que d'une défaillance d'estomac. Elle exige que, la nuit comme le jour, on mesoutienne avec un liquide quelconque, mais toujours en très-petite quantité à la fois. Quant à tout aliment solide, mon estomac s'y refuse absolument : le peu qu'il veut bien recevoir, il ne le prend jamais sans une violente souffrance ; mais il en redoute une plus vive encore s'il reste entièrement vide. Que s'il se résigne à admettre quelque chose de plus que de coutume, même en très-petite quantité, alors la douleur est au comble, mes jambes et mes pieds sont enflés, comme il arrive d'ordinaire aux hydropiques. Au milieu de tous ces maux, et pour ne rien taire à un ami inquiet de l'état de son ami, même

(1) Recueil de dom Mabillon, si exact et si précieux.

sur ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme, je vous dirai, sans recherche des expressions scientifiques, que chez moi l'esprit est toujours prompt dans une chair infirme. Priez le Sauveur, qui ne veut pas la mort du pécheur, de ne pas retarder, mais de protéger mon heureuse sortie de ce monde. Ayez soin surtout de fortifier de vos vœux, à son départ de cette terre, les pas d'un homme privé de tout mérite aux yeux de Dieu, afin que celui qui ne cesse de tendre des embûches au genre humain, ne puisse trouver en moi aucune place où il enfonce sa dent et fasse une blessure. Cette lettre, je l'ai écrite moi-même, tout malade que je suis, pour que les caractères, tracés par une main qui vous est si bien connue, vous soient une preuve de toute mon affection (1). »

Déjà saint Bernard n'appartient plus à la terre; souffrant, épuisé, il secoue les liens qui le retiennent encore : il a appelé de ses vœux la patrie céleste. Tous ses frères pleuraient autour de lui à chaudes larmes : que deviendra Clairvaux, la fondation chérie, quand il ne sera plus ? Saint Bernard les rassure, les console : son esprit sera

(1) *Bernard. Epist.* J'ai donné cette lettre tout entière comme un modèle du style de S. Bernard.

toujours avec eux ; Clairvaux, à travers des siècles, vivra, pourvu que ses frères conservent l'esprit de charité et d'égalité parfaite, l'amour de Dieu et du prochain. C'est en prononçant ces belles exhortations que saint Bernard expira, le 20 avril 1153, dans la soixante-troisième année de son âge. Il laissait le monastère de Clairvaux dans tout son éclat : il comptait alors sept cents religieux, sans comprendre les colonies de *Fontenay* et *Trois-Fontaines*, qui en étaient comme une dépendance. Durant sa vie active, il avait fondé ou agrégé quatre-vingt-trois monastères de son Ordre : 35 en France, 11 en Espagne, 10 en Angleterre, 11 en Irlande, 6 en Flandre, 4 en Italie, 2 en Allemagne, 2 en Suède, 1 en Hongrie, 1 en Danemark.

Et avec l'activité d'une vie voyageuse, saint Bernard trouvait encore le loisir d'une correspondance universelle. Les savants Bénédictins ont publié 75 lettres adressées aux Empereurs d'Allemagne, aux Rois de France : 2 à Louis le Gros, 8 à Louis le Jeune, 12 à Suger, 4 à Thibaud comte de Champagne, 4 aux Milanais, 1 aux Génois, 1 aux Pisans, 6 au Pape Honorius, 57 à Innocent II, 35 à Eugène III, 31 à divers Cardinaux ou légats, sans compter les lettres aux archevêques, évêques ou abbés, que saint

Bernard excite à la piété et au bon gouvernement de l'Église (1).

Dans la vie des hommes célèbres, il est difficile de rencontrer le double mérite de l'éloquence qui persuade et de l'esprit d'organisation qui fonde, grandit et fortifie une œuvre : ces deux qualités pourtant se trouvent réunies dans saint Bernard ; en lui est surtout la haute faculté du gouvernement. Les abbés de Cluny et de Cîteaux avaient leur autorité et leur grandeur ; mais ils n'avaient jamais songé à grouper, à réunir les forces dispersées de leur Ordre : tous les monastères dépendant des deux abbayes vivaient isolés (2) ; à peine quelques visiteurs, venaient à des périodes éloignées, examiner si les règles étaient observées et les prescriptions remplies. Saint Bernard ordonna que chaque année les abbés de toutes les colonies de Clairvaux, depuis l'extrémité du Nord jusqu'au midi de l'Espagne et du Portugal, quitteraient leur monastère pour se rendre à la maison-mère, où se tiendrait le chapitre de

(1) Dom Mabillon. C'est dans ses savantes recherches que j'ai trouvé l'histoire littéraire de saint Bernard.

(2) Depuis S. Antoine et les Pères du désert, on ne trouvait pas de réunion des Ordres religieux pour délibérer sur la loi commune.

l'Ordre, modèle sur lequel furent depuis copiés les états généraux politiques. Chaque abbé apportait son avis, exprimait ses besoins, et l'on ne se séparait qu'après s'être pénétrés de l'esprit commun. De cette manière saint Bernard avait résolu le problème de l'unité dans l'autorité et de la liberté dans l'ordre.

« La gloire de la création des chapitres généraux, dit un savant prélat romain (1), revient à Cîteaux, qui renouvela la face de l'état monastique, grâce à cette puissante institution. Il est assez intéressant de faire observer que la fête de saint Bernard, en qui se personnifie Cîteaux, est célébrée dans l'Église universelle le 20 août, c'est-à-dire le jour où les moines de la Thébaïde avaient l'usage de célébrer le chapitre annuel. La *Charta charitatis*, écrite en 1119 par saint Étienne, abbé de Cîteaux, prescrit le chapitre général annuel, sous peine de déposition pour les abbés qui ne s'y rendraient pas. A une époque où les communications étaient si difficiles, n'est-ce pas une prescrip-

(1) Monseigneur Chaillot. Je dois ces idées sur les *Chapitres généraux* à une conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec ce savant prélat, qui dirige à Rome avec tant de science le recueil : *Analecta Juris Pontificii*, Rome, place de Venise.

tion bien remarquable que celle qui oblige les abbés répandus dans toute l'Europe et au delà des mers, à se rendre à Cîteaux tous les ans, pour traiter de la discipline et nommer des visiteurs, sous peine de déposition? »

L'esprit administratif de saint Bernard se manifeste dans le gouvernement intérieur de son abbaye. Adoptant les traditions de Rome, il avait établi des préfets (*præfecti*) pour chaque branche de service : préfet des eaux, préfet des forges, des fours, des celliers, de la culture, des jardins ; et toutes ces administrations particulières étaient soumises à une autorité supérieure, sous la crosse abbatiale. Les préoccupations industrielles de Clairvaux devinrent si considérables que les Papes furent obligés de les contenir, afin d'éviter que la maison de prière ne devînt une manufacture (1).

---

(1) Les départements de la Bourgogne et de la Lorraine doivent aux moines de Cîteaux et de Clairvaux l'origine de leur exploitation des mines, comme celle de la création des vignobles. Clos est un mot monastique venant de cloître (clôture). C'est aux Bénédictins que la Champagne doit l'exploitation de ses produits.

## V

LA CANONISATION DE SAINT BERNARD. — SON HISTOIRE  
LITTÉRAIRE. — DESTINÉE DE CLUNY, CITEAUX ET  
CLAIRVAUX.

1153-1790

Avec la conviction profonde que saint Bernard, la couronne au front, vivait parmi les bienheureux, les frères de Clairvaux n'en éprouvèrent pas moins une vive douleur à la mort de leur saint Abbé. Bernard laissait un grand vide : qui oserait continuer une tâche si rude, une vie si pure, si active, et remplacer ce génie si fécond ? Tous ces frères à la tête rasée, agenouillés avec leur robe de bure, vêtement d'innocence, priaient autour du mort aux nobles traits étendu sur une couche de terre. Un religieux composa l'épithaphe pleine d'enthousiasme et d'antithèses, selon la mode littéraire du temps : « Nos vallées sont brillantes, disait-il, et notre abbé est plus brillant encore ; il a laissé au monde un nom aussi rayonnant que lui ; oiseau rare, il

l'est plus encore par son génie, sa religion, sa morale ! Ses cendres brillent et son sépulcre aussi : son esprit est encore plus resplendissant devant Dieu (1). »

La vie de saint Bernard, ses miracles, toutes les merveilles qui se rattachaient à son existence, s'étaient accomplis sur un trop grand théâtre, en face de toute une génération, pour qu'il y eût le moindre doute à Rome sur sa canonisation. L'abbé de Clairvaux avait fait des Papes, il les avait défendus ou même dirigés dans leur gouvernement ; il avait sauvé l'Église de schismes profonds, enseigné les peuples, conduit les rois et combattu l'hérésie avec une vigueur sans pareille. Pénétré d'un sentiment d'humilité profonde, saint Bernard avait commandé au monde sans le vouloir et presque sans s'en apercevoir. Vingt ans après sa mort, le 20 août 1173, le Pape Alexandre III prononça sa canonisation, sans enquête préalable, avec des cérémonies d'un éclat inaccoutumé ; il

(1) J'ai cherché à traduire ces vers, au reste fort difficiles :

Claræ sunt valles, sed claris vallibus abbas  
 Clarior his clarum nomen in orbe dedit  
 Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,  
 Clarus et ingenio, religione magis.  
 Mors est clara, cinis clarus clarumque sepulchrum ;  
 Clarior exultat spiritus antè Deum.

fixa sa fête dans l'Église au 20 août, jour auquel l'ont placée les Bollandistes.

Saint Bernard a laissé un petit nombre d'ouvrages, recueillis avec un soin extrême par le savant Mabillon, de l'Ordre de Saint-Benoît : car Cluny, Clairvaux, comme Cîteaux, n'étaient qu'une réforme, une branche de cette suprême institution. Ses Traités, ses Sermons, un Commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, forment la liste de ses œuvres authentiques : les hommes qui ont la parole facile, de grands succès d'éloquence, composent rarement des livres. Les œuvres de saint Bernard sont purement ascétiques ou didactiques, les deux formes spéciales de la littérature du XII<sup>e</sup> siècle (1).

Aucune affaire de son temps ne lui reste étrangère ; il s'en préoccupe, il dirige et domine même les Conciles. Tel est le caractère de sa correspondance avec Suger, qu'il félicite de ses réformes, de celles surtout qu'il a réalisées dans le monastère de Saint-Denis : « Cette maison servait aux affaires de la Cour et aux armées des rois ; le cloître était souvent environné

(1) Le douzième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, continuée par l'*Académie des inscriptions*, est consacré à S. Bernard.

de gens de guerre, et l'on avait vu souvent des femmes s'y promener avec immodestie. A présent, dit saint Bernard, on y fait de saintes lectures, on y chante les louanges de Dieu, on y étudie les livres pieux, on y garde un éternel silence. »

Les lettres de saint Bernard, toutes frappées d'un caractère particulier, sont hardies, impartiales, quelque fois dures pour tous : il écrit aux rois avec la même liberté qu'aux simples religieux et aux abbés; respectueux avec les Papes, il ne leur cache pas la vérité, il ne leur dissimule ni les fautes ni les vices de certaines mesures: il garde la puissance d'un esprit supérieur, libre sans ambition, qui a dédaigné toute autorité, tout honneur, en dehors de son titre d'abbé de Clairvaux; il ne commande que par le respect qu'il inspire; il vient tout seul à tant de grandeurs. Les traités de saint Bernard sont comme les commentaires et le développement de ses lettres. Le premier et le plus considérable est adressé au Pape Eugène III, son élève; il a pour titre *De la Considération*. Avec la fermeté, l'énergie de la vérité, saint Bernard trace à grands traits les devoirs de la Papauté envers Dieu et envers l'Eglise; rien ne l'arrête dans la définition de cette dictature morale.

Il ne possède aucune dignité dans la hiérarchie ecclésiastique, il porte seulement l'habit de moine et la crosse abbatiale; et pourtant il parle haut à tous, quels que soient leur rang, leur naissance. Dans ce même esprit, il écrit sur la vie, les mœurs et les devoirs des évêques : saint Bernard veut que l'Église soit la lumière la plus brillante, la plus pure parmi les peuples : or, pour que cette puissance soit justifiée, il faut qu'elle se distingue et s'élève par l'austérité de ses mœurs et la science de ses fils : il n'y a d'autorité sérieuse dans le monde qu'à la condition de se respecter soi-même.

Le livre capital de saint Bernard, qui porte le titre *De la Grâce et du libre Arbitre*, est un résumé très-savant sur cette question tant discutée depuis saint Augustin, et reproduite sous toutes les formes au moyen âge (1). Saint Bernard se prononce pour la liberté et la conscience du *moi*, que Dieu a mis dans l'homme et qu'il tient de son origine divine, de sa destinée céleste. Ces sortes de thèses, saint Ber-

(1) Cette question sur le libre arbitre a été parfaitement raisonnée par les pères Barnabites dans une dissertation sur le *Concile de Valence et l'affaire de Goddescall*, communiquée au recueil *Analecta Juris pontificii*. Mars et avril 1864.

nard les développe devant ses frères réunis en chœur ; souvent il commente l'Écriture sainte, et c'est un travail de quelque importance que son Commentaire sur les *Cantiques des Cantiques*. Au XII<sup>e</sup> siècle, ces cantiques étaient le sujet de presque toutes les méditations des docteurs : l'Épouse c'est l'Église ; et son mariage, c'est l'union mystique du Seigneur avec son peuple. Saint Bernard possédait la science profonde des Écritures et la connaissance des Pères grecs et latins de la primitive Église : les deux bibliothèques de Clairvaux et de Cîteaux possédaient de riches manuscrits byzantins, or, carmin, ciselés sur de dures peaux et serrés de fermoirs d'argent.

On a élevé la question de savoir si les sermons de saint Bernard étaient prononcés en langue latine ou en idiome vulgaire, c'est-à-dire dans la langue d'oïl ou la langue d'oc ; ce qui grandit encore ce doute, c'est que plusieurs passages des sermons de saint Bernard ont été retrouvés écrits dans la langue d'oïl. La critique doit faire ici une distinction : il est hors de doute que, lorsque l'Abbé de Clairvaux prononçait le soir un discours, soit au réfectoire, soit au cloître, il devait se servir de la langue latine, parlée par les savants et les religieux ; mais

lorsque saint Bernard s'adressait au peuple, évidemment, pour en être compris, il devait se servir de l'idiome vulgaire: on n'exerce une influence enthousiaste qu'à la condition d'être facilement compris; les masses ne pouvaient être remuées que par leur idiome. Quand saint Bernard prêchait la Croisade dans la campagne ou sur les places publiques, il devait donc, comme Pierre l'Ermite, employer l'idiome vulgaire: « *Dieu le volt, ou le veult!* »

La vie de saint Bernard avait jeté un tel éclat sur la maison de l'Ordre, que les trois premiers abbés élus furent glorifiés par la béatification ou par la canonisation; on y compta de pieux évêques, des Papes, moins pourtant qu'à Cîteaux. Avec la marche des temps, les diverses colonies de l'Ordre de saint Benoît perdirent de leur importance, par l'apparition des religieux de saint Dominique et des *mendiants* de saint François d'Assise. Dieu a constitué son Église dans de telles formes, avec un caractère si universel, qu'à chaque phase de la société il s'élève ou se développe des institutions qui répondent aux besoins des idées et des peuples. Au milieu de la société barbare, dans un territoire dévasté, couvert de bruyères, parmi des peuples qui n'avaient ni règles ni sciences, l'Ordre de saint Be-

noît apparut comme une grande lumière pour enseigner et civiliser les peuples, et ses trois institutions aimées furent Cluny, Cîteaux, Clairvaux. Leur importance diminua bientôt, car de nouvelles nécessités se faisaient sentir dans le monde.

Le XIII<sup>e</sup> siècle fut plein d'hérésies, d'erreurs : les Cisterciens firent quelques efforts pour les combattre ; on les voit même se mêler à la Croisade contre les Albigeois ; mais leur concours n'était pas suffisant et leur action un peu usée. Alors s'éleva l'Ordre vigoureux de saint Dominique, avec la mission spéciale de prêcher, de controverser, de réprimer. Les idées religieuses avaient besoin de se maintenir dans leur unité, dans leur autorité ; il fallait un Ordre jeune, ardent, convaincu : les Dominicains eurent la mission de combattre à outrance l'hérésie. Avec la même mission d'une prédication active, saint François d'Assise fonda les Ordres mendiants ; il ajouta le vœu de pauvreté absolue : point de propriétés, aucun luxe, une robe de bure, les pieds nus dans des sandales. Que pouvaient dire les hérétiques en présence d'une telle abnégation (1) ?

(1) Je prépare aussi un travail sur *S. François d'Assise et les Ordres mendiants*.

On pouvait donc croire que la mission des religieux de l'Ordre de saint Benoît finissait avec le XIV<sup>e</sup> siècle : l'esprit de la société ne leur appartenait plus ; renfermés dans une retraite savante, ils se bornaient à l'observation des règles, à l'étude et à la prière. Ces études étaient vastes, historiques : aujourd'hui encore, dans la bibliothèque de la ville de Troyes, on voit soixante mille volumes et trois mille manuscrits, qui proviennent de l'ancienne abbaye de Clairvaux. Mais la vie érudite est toujours en dehors de l'action sur le monde : l'Ordre de Cluny, en pleine possession de ses richesses, ne se mêlait plus au peuple ; ses religieux, pleins de quiétude dans leurs vastes cloîtres, une véritable ville, restaient sous la protection du souvenir de saint Bernard : la société vivante, agissante, n'était plus avec eux ; l'éclat de leur prédication ne se faisait plus sentir, ils se bornaient à perfectionner leur méthode d'agriculture.

Sous les premiers successeurs de saint Bernard on comptait dans le cloître 750 religieux, et cependant des milliers de frères avaient quitté l'abbaye, pour fonder des colonies sur tous les points du monde. L'abbé de Clairvaux, digne de l'Église, possédait toutes les prérogatives de l'épiscopat : la crosse d'or, la mitre,

l'anneau, et même il pouvait conférer les ordres jusqu'à la prêtrise. Clairvaux avait la suzeraineté de villes, de villages en grand nombre : les peuples étaient venus d'eux-mêmes se placer sous la juridiction du monastère, qui leur enseignait l'art d'ensemencer les terres, d'arroser les prairies, le travail des moulins et des forges. Légitime souveraineté que celle-là ! En Espagne, l'Ordre militaire de Calatrava, illustre entre tous, s'honorait d'être une fondation de Clairvaux : quand l'abbé visitait les maisons de cet Ordre, on devait lui offrir dans chacune d'elles quatre belles mules, en souvenir des secours de saint Bernard, qui avait préparé les victoires nationales sur les Maures (1).

Saint Bernard vivait encore lorsque Alphonse I<sup>er</sup>, roi de Portugal, marchant au combat contre les Sarrasins, fit vœu de fonder un monastère sous la règle de Clairvaux, si la victoire couronnait ses armes. Alphonse triompha : son vœu fut accompli par la fondation de l'illustre monastère d'Alcobaça, dans l'Estramadure, placé sous l'observance de Clairvaux. La piété du Roi alla plus loin encore : dans ces siècles tout se réglait

(1) Consultez le Père Chifflet, dans ses *Recherches sur les Ordres de Cîteaux et de Clairvaux*.

par la loi féodale; les idées de vassalité dominaient les esprits; souvent la supériorité n'était qu'une fiction d'honneur: ainsi faut-il interpréter la charte d'Alphonse I<sup>er</sup>, qui place le royaume de Portugal sous la suzeraineté de la sainte Vierge dans l'observance de Clairvaux. Cinquante maravédis d'or devaient être déposés sur l'autel avec l'hommage d'un faucon: noble oiseau qui a disparu de nos contrées avec les lois de la chevalerie, emportant dans ses éperons d'or les purs émaux des blasons.

Vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, la splendide église de Clairvaux fut dévorée par un incendie; elle avait été consacrée par Gauthier, évêque de Langres. Ses murailles, ses ogives furent lézardées par les flammes; il n'en resta que des débris. A travers mille périls, les frères sauvèrent les bâtiments du cloître, et particulièrement la cellule où saint Bernard avait vécu et où il était mort. On garde avec un respect profond les souvenirs des lieux où ont habité les hommes célèbres: les reliques, *reliquiæ* (les restes), dans tous les temps, dans toutes les opinions, appellent un culte particulier.

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, un brillant pèlerinage arriva aux portes de l'abbaye de Clairvaux. La reine de Sicile, Yolande, le duc et

la duchesse de Guise, de la maison de Lorraine, après avoir prié sur la tombe du saint abbé, visitèrent les vastes dépendances de l'abbaye et demandèrent à voir la cellule de saint Bernard. La reine de Sicile, fort lettrée, un peu poète, a écrit elle-même ses impressions après cette pieuse visite : « Tirant au bout de hault, vers le grand cimetière, est la chambre de monseigneur saint Bernard, qui est de bois à la mode antique, lambrissée dessus en manière d'église, et en laquelle chambre il composa les *Cantica Canticorum* ; et joignant ladite chambre, il y a ung petit oratoire en manière d'une chapelle, appelée la chapelle de saint Bernard, sur le pas et marches de laquelle est écrit ce mot : *Hic* (ici) qui est le lieu où monseigneur St Bernard rendit l'esprit sur les cendres, et plusieurs ont en grande révérence et dévotion ledit lieu.... On donne le nom de petit St-Bernard aux bâtiments primitivement élevés par le saint fondateur où se conserve son chalice (sa couche), qui estoit de bois et le chevet de pierre ; près de là estoit encore la vieille église de bois, et sur laquelle le saint voyoit par une fenestre estant dans sa chambre (1). »

(1) Le *Journal de Trévoux*, remarquable recueil, a publié une belle dissertation sur les antiquités de Clairvaux.

Il fut impossible de restaurer la vieille église abbatiale entièrement détruite ; les religieux décidèrent d'en construire une nouvelle, moins vaste, bientôt devenue aussi illustre par ses reliques, les tombes des abbés et des hauts seigneurs, saint abri pour les trépassés, qui furent placés sous les voûtes de l'abbaye. Le cœur battait au pèlerin quand il pénétrait sous ces sombres ogives : derrière le maître-autel était la tombe où le corps de saint Bernard fut déposé par le cardinal Henri après sa canonisation. Au pied de la statue du Saint, usée par le temps, était suspendu par des chaînes de fer un diptyque sur lequel on lisait : « *Hic requiescit sanctus Bernardus, primus abbas sacri monasterii Clarævallensis ;* » et un peu à côté : « *Hic testamentum beatissimi patris Bernardi abbatis.* » Le corps et la pensée étaient déposés sous les voûtes de l'abbaye.

Plusieurs autres tombes brillaient dans l'église, d'un caractère grave et sévère : celle de saint Malachie, l'ami, le compagnon le plus fidèle de saint Bernard ; et un peu plus loin, la sépulture de quelques abbés de Clairvaux, le cardinal Henri, Jacques de Plaisance, Jean de Blanchemin, archevêque de Lyon, qui avait sacrifié les insignes et la dignité de primat des Gaules pour

se retirer à Clairvaux, solitude aimée. Des chapelles latérales étaient consacrées à la mémoire des féodaux batailleurs implacables durant leur vie, et qui mouraient pieusement, leur épée en forme de croix sur la poitrine. La plus éclatante de toutes était celle de Philippe, comte de Flandre, et de sa femme, la comtesse Mathilde : tous deux étaient partis pour la Croisade ; au siège de Saint-Jean-d'Acre, Philippe fut frappé d'un coup d'arbalète, et son dernier vœu avait été d'être enseveli dans l'abbaye de Clairvaux. Une autre chapelle latérale contenait les tombes et les cœurs d'Isabelle, fille de St Louis, et de Marguerite, palatine du Rhin, toutes deux reines de Navarre, comtesse de Champagne. Isabelle était la femme aimée de Thibaud, le gai chanteur, le trouvère protégé par Blanche, la mère de saint Louis.

La renommée scientifique de Cluny survécut à sa puissance politique. Cluny fut une grande maison d'enseignement, un collège modèle : on était fier d'être étudiant de Cluny ; les écoliers parcouraient les voies, les chemins, les villes, garantis par leurs privilèges. A Paris, même au flanc, des jardins et du mont Ste Geneviève s'élevait un charmant collège à tourelles, destiné aux étudiants boursiers de Cluny, renommés par

leur esprit, leur science, leur méthode, les plus gais, les plus étourdis élèves de la mellifiante Université. Des bâtiments de Cluny on a fait aujourd'hui un musée, pêle-mêle d'antiquités : crosses abbatiales, mitres byzantines, reliquaires bénis, que nous croirions mieux en harmonie avec les ogives des cathédrales et les autels antiques de Notre-Dame et des deux Saint-Germain, des Prés et l'Auxerrois (1).

Cîteaux, Clairvaux eurent moins que Cluny d'initiative dans l'Université : les deux abbayes se laissèrent aller aux attraites d'une douce et antique existence. Le concordat de Léon X et de François I<sup>er</sup> modifia sensiblement la hiérarchie des abbayes et leur importance. Tant que les religieux avaient eux-mêmes élu leurs abbés, ils avaient considéré la sainteté, la vie savante pour faire un choix. L'esprit de saint Bernard dominant encore, on comptait des bienheureux, des religieux modestes et dévoués à leur Ordre ; mais quand le choix des bénéfices eut été confié ou soumis à l'autorité royale, il y eut bien des abus, et les

(1) Loin de moi la pensée d'attaquer la collection de M. de Somerland ; mais je préférerais voir les crosses abbatiales dans le trésor de nos cathédrales, comme cela se voit à Cologne et à Mayence.

abbayes furent souvent données à la faveur, ou servirent à récompenser des services laïques. Si Cluny, Cîteaux et Clairvaux, en vertu des bulles de fondation, échappèrent quelquefois à cet abus dans la distribution des bénéfices, ils en subirent la fâcheuse influence. D'où vint le relâchement de la discipline, et, comme conséquences les reproches de paresse, d'oisiveté, jetés au front des moines de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux, reproches faux et fort exagérés à plusieurs points de vue : les recherches de l'érudition, la méditation, la prière, ne sont-elles pas des œuvres méritoires ? le travail manuel, corporel, est-il la loi suprême de l'humanité ? la société, pour être parfaite, est-elle condamnée, par un nouveau servage, au travail matériel à perpétuité ? sont-ils des oisifs, ceux qui méditent, pensent et prient ?

La fille la plus aimée de Clairvaux, la première colonie fondée par saint Bernard, fut la magnifique abbaye de *Trois-Fontaines* ; la charte de donation est revêtue du scel de Hugues, comte de Vitry, qui concéda les terres incultes aux vingt religieux que saint Bernard y avait envoyés. La nouvelle colonie dut son éclat à Guillaume de Champagne, évêque de Châlons, et à Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny. Telle était

alors la puissance des idées monastiques, que le monastère de Trois-Fontaines jeta un éclat aussi vif que Clairvaux. D'après les chroniques contemporaines, les abbés gouvernaient plus de 98 villes ou villages, qui s'étaient volontairement placés sous leur juridiction. Après ces saints abbés, vinrent les illustres noms de princes de Lorraine, des Ruzé d'Effiat (1), de Thiard de Bissy, évêque de Meaux, et du cardinal de Tencin, qui tous s'honorèrent du titre d'abbé de Trois-Fontaines, comme le cardinal Richelieu avait porté le titre d'abbé de Cîteaux.

De pieuses femmes s'associèrent à Clairvaux. Dès l'origine de la prédication de saint Bernard (2), de nobles dames de Dijon avaient quitté les vanités du monde pour la vie du cloître ; saint Bernard dicta leurs règles, leur prescrivit des devoirs, la prière, le travail des mains. Ces Ordres de religieuses continuèrent à travers les siècles, sous le nom de Bernardines de l'observance de Clairvaux. Le plus célèbre de ces monastères fut celui de Montreuil, très-vénéré des fidèles, parce que son église possé-

(1) *Journal de Trévoux*. Les d'Effiat furent très-célèbres sous Louis XIII par le grand écuyer Cinq-Mars.

(2) Les Bernardines avaient été établies par Nobeline, la sœur de S. Bernard.

dait la relique de la *Sainte Face* ou suaire de Ste Véronique, que le Pape Grégoire I<sup>er</sup> lui avait donné. Leur règle était la même que celle de Clairvaux. Plusieurs de ces religieuses, illustres d'origine, néanmoins portaient des robes grossières de couleur blanche, en l'honneur de la sainte Vierge ; le travail des mains ne consistait pas seulement à tisser la laine, à façonner des vêtements, mais encore elles bêchaient la terre, fendaient le bois, arrachaient dans les champs les ronces et les épines, comme les frères et les premiers compagnons de saint Bernard. On venait de toute part au couvent des Bernardines de Montreuil pour adorer la Sainte-Face.

Toutes les institutions monastiques furent attaquées au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les trois grandes branches de l'Ordre de Saint-Bernard n'échappèrent point aux reproches de paresse, d'inutilité : on convoitait leur fortune ; on multipliait les accusations pour justifier des lois spoliatrices. C'était l'époque du dernier abbé de Clairvaux, du nom modeste de Raucourt. Né à Reims d'une famille honorable, il avait été professeur de théologie, puis coadjuteur de l'abbé, et enfin chef suprême de l'abbaye de Clairvaux. Plein de science, de sérénité et d'aspirations littéraires ou scientifiques, il acheta pour son abbaye

la bibliothèque du président Bouhier, immense recueil destiné à l'étude ; il appela les artistes à Cîteaux pour orner l'église et élever une statue à saint Bernard. La Révolution française le trouva dans l'exécution de ce pieux devoir ; elle dispersa les solitaires, confisqua les biens immenses des monastères pour les vendre à vil prix. Nous trouvons dans le bulletin du tribunal révolutionnaire que l'abbé Courtin, supérieur de l'abbaye de Cluny, fut envoyé à l'échafaud.

Une bande d'énergumènes ravagea l'église de Clairvaux ; les tombeaux illustres furent profanés et les reliques jetées au vent ; quelques-unes de ces reliques, préservées par les fidèles, comme celles des martyrs lors des grandes persécutions des Empereurs, sont aujourd'hui dans la cathédrale de Troyes. Le voyageur qui cherche les débris de l'abbaye de Clairvaux ne trouve plus que de vastes bâtiments destinés à une maison de détention. Les prisonniers travaillent ; leur œuvre n'est pas volontaire ; ils ne l'offrent point à Dieu : ils sont les serfs de la société qu'ils ont outragée. Les casernes, les manufactures et les prisons se sont élevées sur les ruines des couvents. Les générations se protègent par les éléments qui leur sont particuliers : le moyen âge avait les croyances et les monastères ; la société

moderne a les manufactures, servage de la civilisation ; elle a des soldats et des pénitenciers, cellules blanches, propres, où vivent des milliers d'hommes sous de rudes lois (1).

Les temps passés sont assurément bien finis ! Ne les maudissons pas trop dans notre orgueil : ils eurent leurs douleurs ; nous avons nos plaies. Je me suis souvent demandé comment les érudits qui écrivent l'histoire, peuvent attaquer, sans que leur plume tremble, les Ordres monastiques, quand ils ne peuvent écrire une seule page sur le moyen âge sans consulter les annales, les chroniques, les chartes recueillies par les Bénédictins, les Chartreux, les livres de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux : c'est plus que de la calomnie, c'est de l'ingratitude.

Aujourd'hui que les gouvernements et les pouvoirs publics détruisent avec tant de violence les Ordres religieux, j'ai voulu rappeler leurs services oubliés par les nouvelles générations.

(1) On a, dit-on, le projet d'élever une école normale dans le vieux cloître de Cluny : hommage rendu aux Ordres monastiques. Nous souhaitons que les élèves s'imprègnent de la règle et suivent les belles études des Bénédictins.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

## I. — CHARTE DE FONDATION DE CLUNY.

« Que tous les fidèles qui sont et qui seront jusqu'à la consommation des siècles sachent que, pour l'amour de Dieu et de J.-C. notre Sauveur, j'ai donné aux saints Apôtres Pierre et Paul, avec ses dépendances, la terre de Clugni qui m'appartient, et qui est située sur la rivière de Grone.... Je fais ce don, moi Guillaume et mon épouse Engilberge, premièrement pour l'amour de Dieu, ensuite pour le souvenir de mon seigneur le roi Eudes, de mon père et de ma mère, pour moi et pour mon épouse, c'est-à-dire pour le salut de nos âmes et de nos corps; aussi pour l'âme d'Avana, laquelle m'a donné cette terre par testament; pour mes frères et sœurs, pour nos neveux et pour tous nos parents, pour tous ceux qui sont à notre service, et pour la conservation de la foi catholique. Enfin, comme la charité et la foi nous unissent à tous les chrétiens, nous offrons à Dieu cette terre de Clugni pour tous les fidèles qui ont été, qui sont et qui seront dans la suite des temps; et nous voulons qu'on y bâtisse en l'honneur des Apôtres Pierre et Paul un monastère de l'institut de Saint-Benoît. Nous ordonnons que ce monastère soit à jamais un refuge pour les pauvres, qui, en sortant du siècle, n'apportent en religion que la bonne volonté; que les moines et les biens du monastère soient sous la puissance de l'abbé Bernon, qui en aura le gouvernement tant qu'il vivra; qu'après sa mort les moines aient le pouvoir d'élire un abbé de leur Ordre, selon la règle de Saint-Benoît, sans que ni nous ni quelque autre puissance ayons le droit de les en empêcher. Nous voulons, de plus, que le monastère paye tous les cinq ans dix sols à l'église de Saint-Pierre de Rome pour l'entretien du luminaire, et

qu'il soit sous la spéciale protection des Apôtres et sous celle du Pape..... C'est pourquoi je vous conjure, saints Apôtres, et vous Pontife romain, de séparer de l'Eglise et de la vie éternelle, par l'autorité canonique et apostolique, les usurpatens des biens du monastère de Clugni, d'en être les défenseurs et les protecteurs, aussi bien que les moines qui y serviront le Seigneur. »

## II. — LES FONDATIONS MONASTIQUES DE SAINT BERNARD.

### DIOCÈSES

|      |                               |                  |
|------|-------------------------------|------------------|
| 1118 | Trois-Fontaines.              | Châlons-s-Marne. |
| «    | Fontenay.                     | Autun.           |
| 1119 | Taronea, en Espagne.          | Lamego.          |
| 1121 | Foigni.                       | Laon.            |
| 1123 | Saint-Christophe-de-la-Focus. | «                |
| 1127 | Igni.                         | Reims.           |
| 1128 | Rigni.                        | «                |
| «    | Les Chasteliers.              | Poitiers.        |
| 1129 | Orcamp.                       | Noyon.           |
| 1130 | Saint-Pasteur.                | Reate.           |
| 1131 | Charlieu.                     | Besançon.        |
| «    | Long-Pont.                    | Soissons.        |
| «    | Bonmout.                      | Genève.          |
| «    | Ricval.                       | York.            |
| «    | Orval.                        | «                |
| «    | Moreroles.                    | Zamora.          |
| 1132 | Vaucelles.                    | Cambrai.         |
| «    | Les Fontaines-en-Angel.       | York.            |
| 1134 | Clairvaux-d'Italie.           | Milan.           |
| «    | Vauclair.                     | Laon.            |
| «    | Hemmerod.                     | Trèves.          |

|      |                                                  |               |
|------|--------------------------------------------------|---------------|
| 1135 | Buzais.                                          | Nantes.       |
| "    | Hautecombe.                                      | Genève.       |
| "    | La-Grâce-de-Dieu.                                | Saintes.      |
| "    | Eberbak.                                         | Mayence.      |
| 1136 | Balerme.                                         | Besançon.     |
| "    | Les Alpes.                                       | Genève.       |
| "    | La Maison-Dieu.                                  | Bourges.      |
| "    | Auberive.                                        | Langres.      |
| "    | Cerret.                                          | Lodi.         |
| 1137 | Valparadis.                                      | Zamora.       |
| "    | Colombe.                                         | Plaisance.    |
| 1138 | Les Dunes.                                       | Bruges.       |
| "    | Bénissons-Dieu.                                  | Lyon.         |
| 1139 | Deux monastères en Sicile dont on ignore le nom. |               |
| 1140 | Benechor, en Irlande.                            | Liesmes.      |
| "    | S.-Anastase, proche de Rome.                     | Rome.         |
| "    | Caseimart. en Italie.                            | Veroli.       |
| "    | Larivoir.                                        | Troyes.       |
| "    | Clairmarais.                                     | Saint-Omer.   |
| "    | L'Oursière, en Espagne.                          | Orente.       |
| "    | Blankelant, en Angleterre.                       | Saint-Davids. |
| 1141 | Meliston, Irlande.                               | Armagh.       |
| 1142 | Sobrado, en Espagne.                             | Compostelle.  |
| "    | Hautechrête.                                     | Lausanne.     |
| "    | Melon, en Espagne.                               | Tui.          |
| 1143 | Alvarsten, en Suède.                             | Lincoper.     |
| "    | Neuville, en Suède.                              | "             |
| "    | Belleperche.                                     | Montauban.    |
| "    | Meyra, en Espagne.                               | Lugo.         |
| "    | Beaulieu.                                        | Rodez.        |
| 1144 | Notre-Dame-d'Irlande.                            | "             |
| "    | Boade.                                           | Cantorbéry.   |
| 1145 | La Prée.                                         | Bourges.      |
| 1146 | Vilers.                                          | Namur.        |
| 1147 | Alcobace.                                        | Lisbonne.     |

|      |                                |             |
|------|--------------------------------|-------------|
| 1147 | Valricher.                     | Bayeux.     |
| «    | Morgan, dans la principauté de | Galles.     |
| «    | De l'Épine.                    | Polencia.   |
| «    | Bili.                          | Besançon.   |
| «    | Grand-Selve.                   | Toulouse.   |
| 1148 | Cambron.                       | Cambrai.    |
| «    | Alne.                          | Liège.      |
| «    | Savigni.                       | Avranches.  |
| 1149 | Aubepierre.                    | Limoges.    |
| «    | Font-Morigni.                  | Bourges.    |
| «    | Longuerai.                     | Langres.    |
| «    | Lozt.                          | Tournai.    |
| 1151 | Boulancour.                    | Troyes.     |
| «    | Éfron.                         | Roskilde.   |
| «    | Monreilles.                    | Maillezais. |
| «    | Clermont.                      | Le Mans.    |
| 1153 | La Pérouse.                    | Périgueux.  |
| «    | Mores.                         | Langres.    |
| «    | De Montnamo.                   | Orense.     |

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                                                                                               |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. — Aspect de la Bourgogne au dixième siècle. — Fondation de Cluny et de Cliteaux. — Les grandes fermes modèles. — Retour de la première Croisade. — Naissance et éducation de saint Bernard (910-1120)..... | 5  |
| II. — Caractère et influence de saint Bernard, abbé de Clairvaux. — Ses contemporains Suger, Pierre le Vénérable. — Progrès du gouvernement de Clairvaux (1125-1130).....                                     | 27 |
| III. — Saint Bernard et les Croisades. — Controverse d'Abailard. — Gilbert de la Porrée. — Éon de l'Étoile. — Arnaud de Brescia (1130-1135)..                                                                 | 44 |
| IV. — La tradition des miracles de saint Bernard. — Sa prédication dans le Languedoc, l'Allemagne. — Son retour à Clairvaux, ses souffrances, ses maladies et sa mort (1130-1153).                            | 68 |
| V. — La canonisation de saint Bernard. — Son <i>Histoire littéraire</i> . — Destinée de Cluny, Cliteaux et Clairvaux (1153-1790).....                                                                         | 83 |

574771



240/655  
AMYOT, éditeur, 8, rue de la Paix, à Paris

# LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX

PAR

M. CAPEFIGUE

CHAQUE OUVRAGE COMPLET EN UN VOLUME

Prix de chaque volume, avec portrait gravé sur acier, 1 fr. 75

SAINT IGNACE DE LOYOLA et les Jésuites.

SAINT ANTOINE, la Thébaïde et les Ermites du désert.

SAINT BASILE, l'École d'Athènes et les Moines d'Orient.

SAINT CASSIEN, le grand régulateur des moines d'Occident.

SAINT AUGUSTIN et les Églises d'Afrique.

SAINT HÉLIE et les Carmes.

SAINT JÉRÔME et la société romaine.

SAINT BENOÎT et les Bénédictins.

SAINT BERNARD et Chateaux.

SAINT DOMINIQUE et les Dominicains.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE et les Capucins.

SAINT BRUNO et les Chartreux.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE et les Minimes.

SAINT FRANÇOIS DE SALES et la Visitation.

LE CARDINAL DE BERULLE et les Oratoriens du Port-Royal.

LE MARQUIS DE RANÇÉ et les Trappistes.

SAINT VINCENT DE PAUL, les Lazaristes et les Sœurs de Charité.

SAINTE MAGDELEINE et les Pêcheuses vertueuses.

SAINTE PAULE et les veuves chrétiennes.

SAINTE THÉRÈSE et les Carmélites.

SAINTE CLAIRE et les Sœurs du St-Sacrement.

LA BIENHEUREUSE CHANTAL et les Visitandines.

LA MÈRE ACHARIE et les Sœurs grises.

LES GRANDS-MAITRES DU TEMPLE.

COMMUNAUTÉS affiliées aux règles des Prémonstratensiers.

LES CAPECINES.

LES BERNARDINES.

LES SŒURS DU SACRÉ-CŒUR de Jésus.

LES SŒURS DE SAINT-LOUVIS et de Joseph.

LES CHANOINESSES et Supérieures pieuses nobles.

LES CHEVALIERS de Saint-Jean-de-Jérusalem et de Malte.

LES PENITENTS, les Compagnons de Saint-Jean, d'Églises, Sculpteurs, Imprimeurs, Faiseurs de ponts.

LE BIENHEUREUX LABRE, saint Jean des hôpitaux et maladreries.



